25 MARS 1950

N° 232 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

LA CRISE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

Voir dans ce numéro le premier article du général de Monsabert.

CAPITALE DU TOURISME

Photo GILETTA-NICE.

NICE

fera de vos vacances un réel enchantement

•

Son AÉRODROME,
trait d'union des grandes capitales européennes,
les situe à quelques heures.

•

Des plus beaux champs de neige qui parent ses montagnes,
Beuil, Auron, Valberg, vous pourrez, en moins de deux heures,
assister, le soir, à ses Galas de haute classe.

•

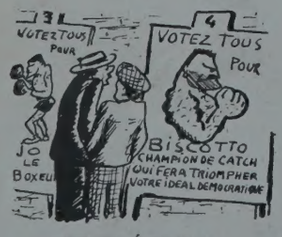
En toutes saisons, son climat idéal et la splendeur de ses FÊTES
font de NICE le rendez-vous choisi de l'élite internationale.

•

NICE
met à votre disposition :

à BRUXELLES, sa « Maison de Nice », 60, boulevard Émile-Jacqmain ;
à PARIS, sa « Maison de Nice », 30, boulevard des Capucines ;
à NICE, son « Syndicat d'Initiative », 32, rue Hôtel-des-Postes,
son « Comité des Fêtes », 5, promenade des Anglais.

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.



FUTURES ÉLECTIONS

— J'hésite entre Biscotto et le boxeur...

— Et moi entre le professeur de « judo » et « Bébert-l'Assommeur ». C'est aussi des gars qui tiendraient bien la tribune !

AU PAYS DE BALZAC

— On publie des romans de plus en plus abjects !... Ce n'est plus de la littérature !...

— Non. De la lie... ttérature !

INQUIÉTUDE

— Rassurez-moi, docteur. Si vous lui arrachez sa « dent de sagesse », ne risque-t-il pas de se déranger et d'affoler les femmes ?...

A PROPOS...

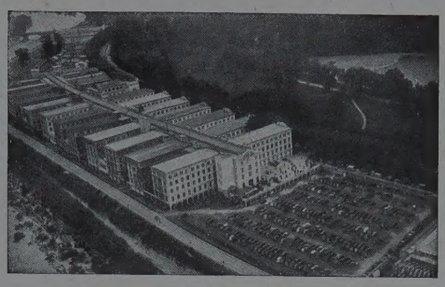
— Que de crimes !... Encore une femme coupée en morceaux !

— Horrible !... A propos, fais-moi donc passer un morceau de sucre.

« RING-BOURBON »

L'HUISSIER. — Le représentant des gauches lui a écrasé le nez d'un « crochet du droit », et le député de la droite l'a mis K. O. d'un direct du gauche !...

Rue couverte.



Grand Palais.

Façade Sud du Gd Palais.

DANS UN PALAIS UNIQUE AU MONDE

LA FOIRE INTERNATIONALE DE LYON

vous attend

du samedi 15 au lundi 24 avril 1950

Hall de la mécanique.

Air France : réduction 20 % sur ses lignes métropolitaines et coloniales.

S. N. C. F. : réduction 50 % sur le retour, accordée aux acheteurs étrangers.

Chemins de fer étrangers : réductions accordées par de nombreux réseaux.

Vue générale de la Foire.

Une des 96 galeries du Grand Palais

Demandez carte de légitimation et tous renseignements : à Lyon, rue Ménestrier, tél. Burdeau 55-05 ; à Paris, 1, boulevard Malesherbes, tél. Anjou 08-34 ; dans la France d'Outre-Mer, aux chambres de commerce ; à l'étranger, chez toutes les autorités françaises.

Vivez parmi les fleurs

L'Établissement Horticole Léon PIN

vous offre :

COLIS ROSIERS A SPÉCIAL

Les dix plus belles roses

Choix extra des dix plus belles variétés modernes de Rosiers nains à grandes fleurs, de tous coloris, qui fleuriront abondamment dès la première année, de mai à novembre.

Chaque colis comprend un rosier nouveau AMI LEON PIN, rose chamois teinté ocre.

Ce rosier a obtenu la médaille d'or aux expositions de PARIS et de LIMOGES ; il donne les plus grosses fleurs connues.

Livrable de suite, le colis A SPÉCIAL est offert au prix particulièrement avantageux de **985** francs, franco à domicile.

ROSE « AMI LÉON PIN »

COLIS C « ROSIERS GRIMPANTS »

Collection de 6 belles variétés de ROSIERS GRIMPANTS de toutes couleurs, tous de premier choix et soigneusement étiquetés. Ces rosiers décorent d'une façon magnifique les façades, pergolas, rampes, etc. Plantés contre un mur au midi, ils permettent de récolter un mois plus tôt les premières roses (début avril sous le climat lyonnais).

Le colis franco à domicile : **800** francs.

Une notice illustrée sur les roses est jointe gratuitement aux envois.

Aux commandes de plusieurs colis, nous ajoutons gratuitement un Lis tigré de Chine à belles fleurs rouge ponctué de noir, pour faire bénéficier nos clients de l'économie réalisée sur l'emballage.

Paiement par mandat poste ou chèque bancaire joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement (frais en plus 45 fr.).

Feuille et Fagnarde dans votre jardin — Marque déposée

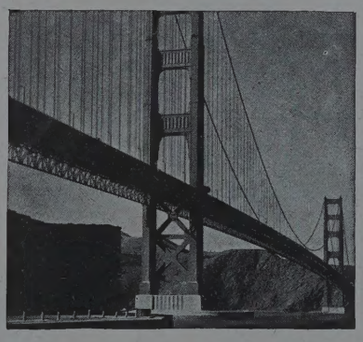
ÉTABLISSEMENT HORTICOLE LÉON PIN

Saint-Genis-Laval près **Lyon** (Rhône)

Compte Postal 918-45 Lyon

Feuille et Fagnarde dans votre jardin — Marque déposée

Ces colis peuvent également être expédiés en Afrique du Nord et en Corse par poste ordinaire (voie maritime) sans aucune modification des prix indiqués. Pour envoi par avion, supplément de 200 francs par colis à joindre au paiement.



SEULE *TWA* VOUS EMMÈNE AU DELA DE L'ATLANTIQUE ET A TRAVERS LES U. S. A.

Seule TWA vous offre des services pratiques assurés par ses propres avions entre les grands centres d'Europe, d'Afrique, d'Asie et les 57 villes principales des États-Unis. Vous voyagez ainsi sur les skyliners, avions ayant fait leurs preuves, avec des itinéraires directs qui vous font gagner du temps. Votre vol rapide et confortable reliera océans et continents en quelques heures. Les vols transocéaniques TWA assurent des correspondances directes en six villes des États-Unis pour toutes les autres escales TWA en Amérique. Chaque voyage transatlantique TWA est assuré par des équipages américains compétents, dont l'expérience aérienne totalise des millions de kilomètres au-dessus des océans. Consultez votre agence de voyages ou téléphonez à BAL 10-83.

49.30 B

Expédiez vos marchandises, petites ou grandes, par les cargos aériens TWA à tarifs réduits. Téléphonez à votre transitaire international ou au plus proche bureau TWA.

Votre agence de voyages représente

TWA

TRANS WORLD AIRLINE

U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE

Vous allez en Angleterre; vous voulez faire un voyage agréable. Vous tenez à ne pas perdre de temps et surtout vous voulez être sûr d'arriver à une heure commode.

VOUS ALLEZ A LONDRES *par le train*

VOUS AVEZ RAISON

Par le train ferry, parti de Paris à 21h. 30, vous serez au cœur de Londres à 9 h. 10. De jour, en plus de la Flèche d'Or, trois autres trains quittent Paris dans la matinée pour arriver à Londres entre 15 et 19 heures.

46-49

SNCF

Je dois mon charme à ma santé

PHOTO JASZ

... et je dois ma belle santé aux vertus rafraîchissantes et dépuratives de la chicorée.

EH oui, la chicorée vous donnera un teint clair, naturel et plein de charme ! Vous savez déjà qu'elle est rafraîchissante et dépurative. Mais vous ignorez peut-être qu'elle renferme un amer qui, en activant la sécrétion des glandes, harmonise et équilibre tout le fonctionnement de l'organisme.

Grâce à la bonne chicorée, vous dormirez la nuit d'un sommeil paisible et, le jour, vous sourirez à la vie... et à vos succès.

Deux bonnes recettes

1° Pour un bol d'eau chaude, ajoutez une cuiller à soupe de chicorée (plus ou moins suivant votre goût), laissez bouillir 2 à 3 minutes, passez, ajoutez lait et sucre à volonté.
Vous apprécierez ce délicieux goût de noisette !

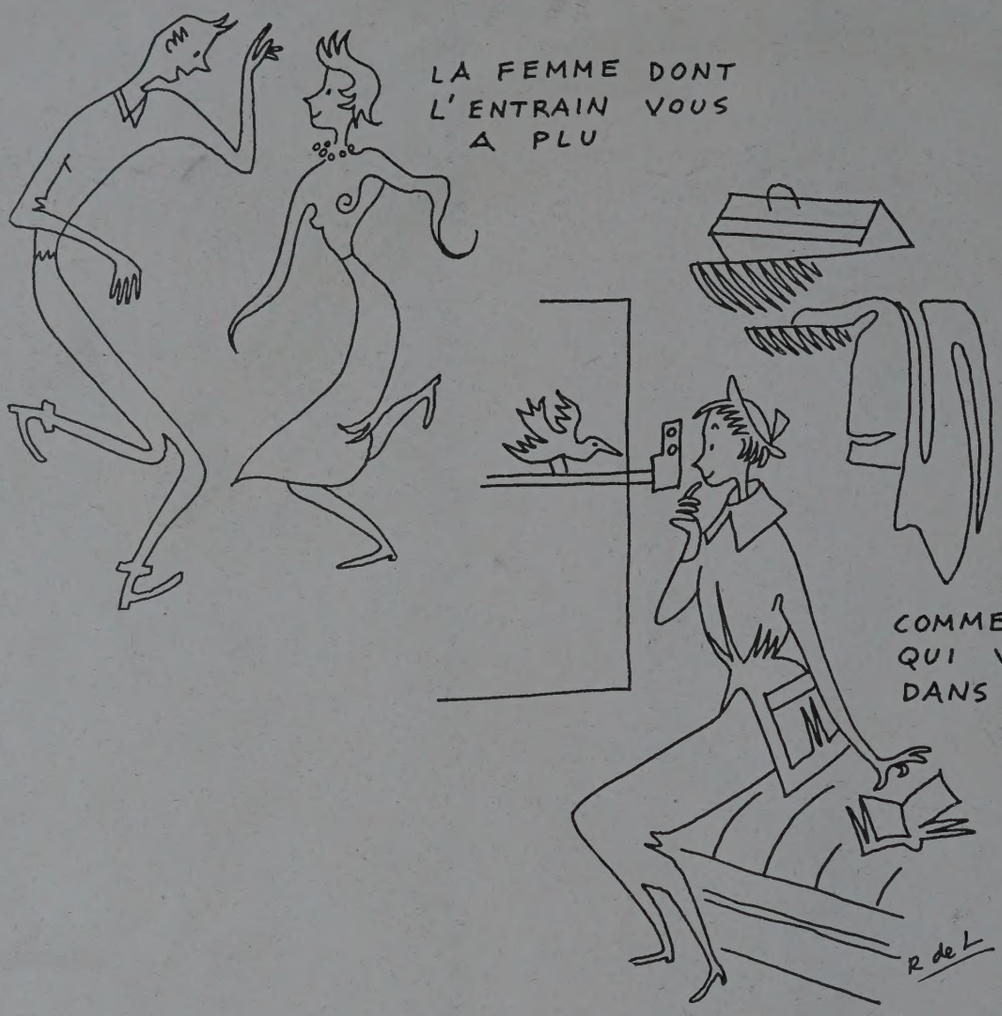
2° Jetez par tasse de lait froid une cuiller à soupe de chicorée, faites bouillir, passez, sucrez à volonté.

Il n'est bonne santé qu'avec

CHICORÉE

1951
ELVINGER

Pub. M. NOIRCLERC — N° 5.026



PORTE UNE

Scandale

la GAINE que portent toutes les femmes

6me ANNÉE — NUMÉRO 232

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

25 MARS 1950

Phot. Acmé.

LA TÉLÉVISION AU VATICAN

L'ambassadeur de France près le Saint-Siège, M. Wladimir d'Ormesson, a remis à S. S. Pie XII l'émetteur de télévision qu'un comité, présidé par M. P. Claudel, lui a offert pour son jubilé épiscopal. Le pape a été vivement intéressé par cet appareil, le premier que possède le Vatican.

ACTUALITÉS MONDIALES DI

SPLIT. Au cours de la campagne qui a précédé les élections en Yougoslavie, le maréchal Tito a prononcé, devant 80.000 personnes, un discours où il a confirmé sa volonté de rester neutre entre l'est et l'ouest.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

PARIS. M. Jessup (à droite), ambassadeur extraordinaire des U.S.A., après deux mois de séjour en Extrême-Orient, est passé par Paris, où il a été reçu par M. Auriol. Il a conféré avec M. Bidault et M. Schuman et déclaré qu'aucune opposition n'existe au sujet de l'Indochine entre gouvernements français et américain.

ROME. Un très grand nombre d'automobiles ont é rassemblées devant le Colisée à l'occasion de la fê annuelle de Saint-François et ont reçu la bénédicti solennelle qui fut donnée par le cardinal Tissera

ROME. Un nouvel accord commercial franco-italien a été signé au palais Chigi. Sur notre document, M. Grazzi (à droite) appose sa signature, tandis que le comte Sforza converse cordialement avec notre ambassadeur.

MOSCOU. Le maréchal Staline vote pour les élections au Soviet suprême de l'U.R.S.S., qui ont eu lieu le 12 mars. On sait qu'il a été élu à l'unanimité dans la circonscription moscovite où il se présentait.

PARIS. Dans différents quartiers les soldats d dû remplacer les grévistes du personnel du nettoieme et vider les poubelles. Les boueurs improvisés d accepté cette corvée supplémentaire avec le souri

NORFOLK. 46 appareils américains ont été livrés à la France et embarqués sur le porte-avions *Dixmude*. Cette livraison, la première du plan d'aide militaire à l'Europe, a donné lieu à une cérémonie officielle.

CARDIFF. La plus grave catastrophe aérienne que l'on ait jamais eue à déplorer vient de se produire à Landlow, dans le sud du pays de Galles. Un avion Tudor s'est écrasé au sol. Sur 83 passagers, 80 ont été tués.

EDIMBOURG. La Marine britannique recherc dans la baie de Tabermory un navire espagnol coulé y a 350 ans avec un trésor. Le lieutenant comman Parkinson (présentant la carte) dirige l'expéditi

A SEMAINE

MBOURG. La visite du président Heuss a donné à de vifs incidents provoqués par des éléments jeunesses communistes qui ont réclamé le transfert erlin de la capitale de la République fédérale.

AGUE. Le ministre des Affaires étrangères de écoslovaquie, M. V. Clementis, a démissionné. Avec disparaît du gouvernement le dernier collaborateur Benès et de Jan Masaryk. M. Siroky le remplace.

RMINGHAM. L'affaire d'euthanasie où le docteur ders était impliqué et qui a passionné l'Amérique terminée par l'acquittement du médecin, qu'on voit en compagnie de sa femme et de ses enfants.

D'un Samedi à l'Autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

C'est au Théâtre national, à Prague, il y a près de trente ans, que j'ai, pour la première fois, entendu prononcer le mot de *Robot*. J'étais assis à côté de Karel Capek et l'on représentait une de ses œuvres, cette fameuse pièce *R. U. R.* qui devait rendre Capek célèbre dans le monde entier et qui, du mot robot, a fait un nom commun, accepté désormais par presque toutes les langues du monde.

Le pauvre Capek est mort et, sans ce mot, sa mémoire serait peut-être en péril. Capek était ami de Masaryk, de Benès, de tous ces hommes qui ont aimé très ardemment leur patrie et que va recouvrir une injuste pénombre, jusqu'au jour de tous les renversements et de toutes les résurrections.

Le mot robot vient d'une racine slave qui signifie « travail ». Il correspond assez bien, par ses diverses significations, au mot français automate. L'idée d'appliquer la mécanique à l'imitation de la vie n'est point une idée d'hier. Les horlogers d'autrefois construisaient des figurines capables d'imiter la nature, au moins en certains de ses gestes. Ces figurines représentaient parfois des oiseaux, et ces oiseaux non seulement remuaient, mais encore chantaient. Tout cela n'était alors que divertissements aimables.

Le règne du machinisme s'est étendu sur le monde. La notion de travail a dominé toutes les autres. La mécanique s'est substituée à l'homme dans une foule de fonctions. Les inventeurs, se désintéressant des apparences, ont fait de grands, de persévérants efforts pour remplacer l'homme, qui se fatigue et se trompe souvent, par la machine, qui se trompe aussi parfois, qui s'use et qui se brise, mais qui ne présente pas une volonté personnelle, une volonté avec laquelle il faut compter, une volonté qui, même chez l'esclave, demeure inquiétante.

L'effort des ingénieurs, en ce sens, a été couronné de succès. N'a-t-on pas donné, pendant la dernière guerre, le nom de robot à certaines machines qui portaient la mort en un lieu donné, sans le secours d'une intelligence directrice, toutes les pièces de l'engin s'étant trouvées bien réglées au départ. On ne désespère pas de pourvoir ces créatures mécaniques de dispositifs qui auraient la valeur de sens et qui leur permettraient d'éviter un obstacle, de changer de route, d'accomplir un certain nombre de mouvements analogues à ces mouvements que l'on dit réflexes, en physiologie. Les techniciens du nouveau monde s'appliquent, dit-on, à construire des soldats robots, les combattants automates. Ils n'y réussiront que trop bien et nous verrons, sans doute, bientôt, des hordes de guerriers d'acier se livrer, « dans nos campagnes », comme dit l'auteur de *la Marseillaise*, se livrer des combats furieux dont les êtres de chair et de sang feront probablement les frais et qui achèveront de détruire les monuments de notre civilisation vénérable.

A vrai dire, le robot de Capek répondait à un autre sens du mot. Les automates de Capek, autant qu'il m'en souvienne, étaient de véritables hommes, réduits à l'état de simples mécaniques par le jeu des institutions et avec la complicité de la science.

Les puissants du monde moderne laissent travailler les constructeurs. Mais ils pensent — et ce n'est pas si mal vu — que, malgré les dangers de la méthode, il vaut peut-être mieux obtenir des robots humains, désertés de toute conscience revendicatrice, les autres robots, les robots d'acier, n'intervenant que comme auxiliaires et, particulièrement, dans le cas où les robots de chair et d'os s'aviseraient de former quelque pensée. Il suffit de voir vivre les sociétés humaines, autour de nous, pour comprendre que les directeurs des peuples, les guides, les maîtres sont secrètement rongés par la nostalgie de l'esclavage antique.

Dans leurs entreprises pour restaurer l'esclavage, ces hommes ambitieux seront aidés par la science. Dès maintenant, il est possible de pratiquer certaines opérations sur le cerveau, certaines opérations qui modifient totalement le caractère du sujet. Quelle admirable perspective ! Obtenir des robots qui conserveraient l'usage de leurs sens et la vertu de contrôle, sans toutefois exercer l'esprit d'examen sur les consignes reçues. C'est exactement dans cette voie que se font les expériences et les progrès de l'étatisme. Les doctrinaires qui déterminent ces progrès et qui espèrent bien, eux, conserver leur libre arbitre et satisfaire leurs ambitions, ces doctrinaires rencontrent, dans les multitudes, un assentiment qui ressemble à l'abandon. Car, en somme, et sauf dans certains pays de vieille civilisation, les foules acceptent volontiers d'être robotifiées. Ainsi les constructeurs d'automates et les politiciens fanatiques se rejoindront, un jour prochain, en un point précis où se consommera la démission de l'homme. Alors, les maîtres des robots succomberont, eux aussi, aux vertiges et à la contagion.

La pièce de Capek, si j'ai bonne mémoire, se termine par la révolte d'un robot prédestiné, par la libération de l'univers robotique. C'est un dénouement optimiste que Capek modifierait s'il vivait encore et s'il pouvait, vivant, jouir de la liberté, d'une ombre de liberté.

LE MALAISE DE L'ARMÉE

I

Crise morale, crise de commandement

PAR LE GÉNÉRAL DE MONSABERT

Qu'une maladie interne soit en train de ravager l'armée française, nul n'en doute après les cris d'alarme qui se sont fait entendre à propos de la lente dégradation de notre appareil de défense nationale.

Les raisons profondes de ce malaise? Les moyens d'y remédier? Nous avons demandé à l'un des plus valeureux parmi les chefs qui ont contribué à la libération du pays de bien vouloir en entretenir les lecteurs et les amis de France-Illustration.

On sait de quels dons ardents de chef a fait preuve le général de Monsabert au long d'une admirable carrière. Durant la Grande Guerre déjà, il avait été de tous les coups durs jusqu'aux grandes offensives libératoires, d'où il sortit commandant, avec la Légion d'honneur, la Croix de guerre, cinq palmes et deux étoiles, la Military Cross, etc. Professeur d'infanterie à l'Ecole de guerre, après le Maroc, où sa participation à la capture d'Abd el-Krim lui valut la rosette, la guerre de 1939 le trouve en Afrique du Nord à la tête d'une brigade d'infanterie. Au débarquement des Alliés, il commande le corps franc d'Afrique, qu'il conduit à l'offensive en Tunisie, puis c'est la campagne d'Italie, où la division ouvre la marche aux Alliés et les couvre dans les batailles les plus dures.

Lors du débarquement en Provence, sa 3e D. I. A. prend Toulon et Marseille. Général de corps d'armée, il libère la Bourgogne, assure la défense de Strasbourg de nouveau menacé, passe le Rhin et entre à Stuttgart pour recevoir le commandement suprême des troupes d'occupation. Compagnon de la Libération, grand-croix de la Légion d'honneur, il est dégagé des cadres en septembre 1946 après avoir reçu la Médaille militaire.

Depuis lors, le général de Monsabert n'a cessé de préconiser la renaissance d'une armée dont les magnifiques ressources de foi et d'exaltation patriotiques n'attendent pour être mises en valeur qu'une doctrine, un statut et une direction.

DEPUIS la fin de la dernière guerre monte comme un long murmure du sein de la « grande muette » l'écho de sa blessure morale. Seul corps de l'Etat atteint dans de si grandes proportions par les compressions budgétaires, l'armée s'est sentie abandonnée. Alors qu'elle venait de ramener de Tunisie, d'Italie, de France et d'Allemagne ses drapeaux vainqueurs, personne ne s'est levé pour la défendre. Cachant son corps meurtri, elle a souffert dans sa dignité séculaire. Sur ce fond de tableau l'affaire dite — à tort — « des généraux » vient d'étaler sur la place publique le problème de son honneur. Mais s'il importe de connaître la vérité au sujet des hommes et de la sanctionner, il est plus nécessaire encore de savoir d'où vient le mal.

S'agit-il d'une gangrène intérieure ? C'est un soupçon qu'on n'a pas le droit de laisser répandre. Les cadres de carrière, dans leur immense majorité, portent à l'extrémité du monde le gage de la permanence de la valeur et l'esprit de sacrifice d'une armée qu'il faut garantir à la fois contre la calomnie et l'abandon. Si un mal certain tend à la décourager, si des fautes ont été commises, c'est la conséquence d'une situation créée, sinon voulue, par le jeu des combinaisons politiques.

La crise morale de l'armée résulte de la précarité de sa constitution. Faute d'avoir mis sur pied — depuis cinq ans ! — une loi d'organisation de l'armée que les circonstances intérieures et extérieures rendent impérieuse, on la laisse dépérir d'une décalcification générale.

Ce dont l'armée souffre par-dessus tout, c'est d'une crise de commandement et d'une crise d'effectifs.

Notre armée est une armée sans tête.

Comme le bateau désemparé dans la tempête est — faute de gouvernail — irrésistiblement jeté contre le récif ou drossé à la côte, l'armée sans chef suprême est abandonnée aux courants de l'ambition et aux vents de la politique.

L'organisation du commandement n'a jamais été faite depuis la guerre. On s'est imaginé que les cabinets ministériels, variant au gré de la politique, pourraient se substituer à la hiérarchie organique et permanente. On a supprimé le poste de chef d'état-major général de la Défense nationale et l'inspection de l'armée sans les remplacer par rien.

Alors que la guerre ne se conçoit plus sans une combinaison étroite des trois armées de terre, de mer et de l'air, on s'en est remis à un conseil de trois chefs d'état-major généraux d'armée, dépourvus d'ailleurs d'une autorité suffisante. Pour jouer une subtile partie de balance, on a divisé au lieu d'unifier. On a remplacé une direction militaire par une direction politique, ouvrant ainsi aux ambitions une voie interdite aux membres d'un corps qui doit rester la chose de la nation tout entière dans la poursuite d'un idéal jalousement préservé des fluctuations de l'opinion.

En créant l'indiscipline et en répandant le venin de la politique dans l'armée on a fait prospérer des chapelles rivales là où il devait y avoir communion de fidèles.

La façon dont a été conduit l'avancement dans tous les grades est à ce sujet révélatrice, car il s'est fait au gré des influences partisanes. Jadis, pour tous les échelons, le tableau d'avancement était établi par un jury militaire : l'inspecteur d'arme, le directeur d'arme, le chef de cabinet militaire du ministre. Ce jury examinait en conscience les candidatures, qu'il classait d'après des règles légales. Le ministre y changeait peu de choses, et encore le « fait du prince » ne manquait-il pas de soulever un tollé général. Que dire aujourd'hui où rien ne vient garantir la primauté de la compétence et de l'autorité ?

Indiscipline, tentation de chercher des appuis en dehors des chefs hiérarchiques, ces juges naturels de la valeur et de la dignité, voilà ce que l'on impose à un corps qui vivait jadis d'honneur et d'obéissance...

Ce qu'il lui faut : un chef indiscuté...

Ce qu'il faut avant tout à l'armée, c'est un chef indiscuté à la tête d'une hiérarchie pyramidale qui ne permette aucune « échappatoire », aucune dissidence à cette filiation rigoureuse.

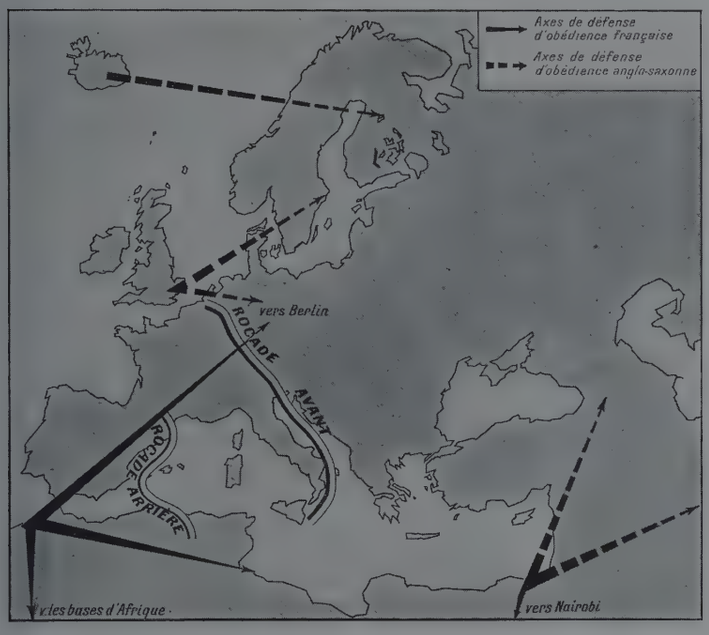
Si haut et si lointain que soit ce chef, si grandes et si vastes que soient ses attributions, il faut cependant que tout dépende de lui. Un élément, en effet, domine tout, même la tactique, même la stratégie : c'est la mystique nécessaire à l'âme militaire. Nos armées d'autrefois étaient animées d'un moral unanime. Cette tradition est à reprendre. Il faut créer pour l'ensemble une optique générale au lieu de maintenir et d'exacerber des optiques particulières. Nous souffrons dans ce domaine des conséquences de la défaite et des moda-

lités de la libération vues sous les angles les plus différents. Nous traînons parfois comme un poids mort des irrégularités que les circonstances avaient rendues obligatoires et qui s'étaient momentanément révélées bienfaisantes car elles correspondaient à des œuvres méritoires. Mais il faut à tout prix rentrer dans la norme, maintenant que l'avenir seul compte. Il y a là une grande œuvre humaine à accomplir. Il ne s'agit plus de discuter des origines et des appartenances, mais d'en revenir aux règles qui, par le jeu des seules valeurs comparées, permettent d'établir dans le présent et de préparer pour le futur les élites valables.

Pour une telle œuvre il faut un homme qui fasse l'unanimité et qui jouisse de la confiance des cadres inférieurs. L'approbation d'une équipe politique ne suffit pas pour ce choix. Un tel chef doit avoir fait ses preuves à la guerre et montré sa capacité de guide dans la paix. Les inférieurs, du reste, se trompent rarement dans le jugement qu'ils portent sur ceux qui doivent les conduire aux heures troubles et douloureuses. Il leur faut quelqu'un à aimer à l'heure des épreuves et des sacrifices.

... et un retour à la discipline absolue.

Il était fatal qu'au sortir d'une époque où la patrie commandait plus haut que les hommes le principe même de la discipline ait été porté devant la critique philosophique. Mais aujourd'hui encore il n'est pas un jeune aspirant qui n'en discute la valeur. On transpose ainsi des situations révolutionnaires pour en tirer des règles générales, comme si les mêmes conditions devaient couramment se reproduire !



Les chefs doivent connaître les situations dans lesquelles la troupe combat ; la troupe doit alors au chef l'obéissance la plus aveugle jusqu'au sacrifice total. Mais cela ne se fait pas sans amour !

Cette unité d'âme et de doctrine ne saurait tolérer de dissidence. Au moment où la guerre froide bat son plein, on doit mettre au rang de la trahison tout ce qui tend à ruiner la couverture spirituelle de nos forces, tout ce qui risque d'amoindrir la valeur combative de nos unités. Il n'y a plus place, non seulement dans l'armée active, mais même dans celle de réserve, pour ceux qui resteraient attachés à une appartenance politique destructrice et, à plus forte raison, pour ceux qui militent en faveur des ennemis de notre civilisation. Il ne suffit pas de dire que l'on coiffe de tels dangers, il faut, à leur égard, opérer chirurgicalement, par amputation des membres gangrenés. C'est une question de vie ou de mort en matière de défense nationale.

L'armée souffre d'un scepticisme muet, que seules une volonté puissante et une âme indiscutée peuvent réduire en animant le corps militaire du grand souffle de l'idéal traditionnel et en lui assurant la sécurité de l'avenir. On a un peu trop joué d'une « armée nouvelle » qu'on n'a jamais définie ! Par contre on a pris sans arrêt des mesures rompant tout contact et enlevant toute garantie à des situations péniblement acquises. Il suffit d'une étincelle pour ranimer la flamme des aïeux, mais, pour l'amour du pays ! ne laissons pas passer la dernière chance d'une veine jusqu'ici inépuisable de lumière et de rayonnement. Le corps est toujours bon ; l'esprit général est sain, la soif de dévouement veille encore aux limites de l'Union française. Si des individus peuvent périr de leurs vices, l'armée ne meurt que d'abandon.

Pour les trois armes, unité de doctrine.

Le chef unique s'impose également dans le domaine tactique et stratégique, au-dessus des trois armées de terre, de mer et de l'air.

Au nom de l'élargissement, de la variété et de la technicité des problèmes on a été porté à spécialiser à outrance. Or l'évolution de la tactique nécessite de plus en plus une étroite combinaison de tous les éléments à des échelons qui se révèlent de plus en plus bas. Il importe donc de créer une unité de doctrine valable pour l'ensemble des armées. C'est la condamnation du Conseil des chefs d'états-majors généraux d'armée : les discussions n'ont jamais engendré la discipline intellectuelle, il faut un chef pour l'imposer. Matérialisons notre pensée par l'exemple : un officier supérieur doit savoir combiner l'action des trois armes dans l'armée de terre ; un général de division doit utiliser l'aviation d'appui au même titre que ses groupements terrestres ; les généraux d'armée doivent être susceptibles de commander aux trois éléments. A partir d'un certain grade il n'y a plus d'appartenance d'origine. Le chef unique doit pouvoir choisir ses collaborateurs sur l'ensemble. C'est à cette condition seulement qu'il pourra maintenir du haut en bas de l'échelle l'unité de doctrine.

Une telle autorité ne peut être détenue que par le chef d'état-major général de la défense nationale au titre des Forces armées.

Chargé de la stratégie générale, il doit disposer d'un haut état-major opérationnel interarmées, dont les attributions doivent aller aussi loin que l'exige la mise en œuvre de cette stratégie. C'est ainsi que la répartition du contingent entre chacune des armées, des armes et même entre chacune des Forces nationales ressort de sa compétence comme l'organisation des réserves et les données générales de la mobilisation du pays.

Responsable de la santé de l'armée devant la nation, de l'adaptation de ses forces aux tâches qui peuvent leur incomber pour assurer la sécurité du pays, ce chef, adjoint au président du Conseil, doit pouvoir parler haut et ferme au nom de tous et mettre dans la balance, lors des décisions gouvernementales, son autorité et sa personne.

De ce sommet de la hiérarchie dépendent tous les échelons de commandement. Le chef suprême doit être le vice-président du *comité militaire permanent*, qui réunit les commandants de théâtres d'opérations, les chefs d'état-major généraux des armées, le commandant de la défense intérieure du territoire et le chef de la défense aérienne. Il constitue le véritable *conseil supérieur des Forces armées*, qui reste encore à créer alors que l'on s'attarde dans des formules surannées auxquelles on ne donne même plus leur valeur propre.

Cette formule situe à leur place normale les chefs d'état-major généraux d'armée, qui sont les administrateurs et les instructeurs de leur armée propre. Travaillant en liaison étroite avec le ministre des Armées ou le secrétaire d'Etat à la réalisation du plan arrêté, ils doivent être en même temps inspecteur général de leur armée en ayant comme adjoint auprès du ministre le chef d'état-major de cette armée. Ce rôle délicat réclame, est-il besoin de le souligner, une indépendance absolue à l'égard de la politique et une conscience hors de tout soupçon. Dans un tel cadre devrait être assurée la sécurité dans l'avancement, qui est le gage d'une armée indépendante de tout ce qui n'est pas le bien du service. L'inspecteur général doit avoir auprès de lui le chef du personnel et les inspecteurs d'armes, qui constituent avec le chef de cabinet militaire du ministre le jury chargé du choix jusqu'au grade à partir duquel la connaissance des autres armées est indispensable. Passé cet échelon, c'est au chef d'état-major général des Forces armées que revient évidemment la mission de soumettre au gouvernement les nominations pour les hauts grades.

Tout cet avancement doit être tenu dans des limites légales garantissant valeur morale et militaire. Il est inadmissible que dans les circonstances où nous sommes le temps minimum de commandement ne soit pas exigé dans chaque grade et que l'épreuve du feu, encore si proche, ne soit pas considérée comme la garantie suprême...

Remarquons en passant combien la fusion des armes aux plus bas échelons, la combinaison des armées à partir de celui de général, le caractère de plus en plus scientifique de la guerre imposent le recrutement d'une élite dont la formation s'oppose à la notion d'égalisation par le bas et qui ne peut plus s'embarrasser de titres à la reconnaissance nationale, relevant d'autres récompenses. La compétence est, sur le champ de bataille, sanctionnée par le sang répandu autant que par le succès. La vie même de la nation en dépend. C'est donc à la base qu'il faut prendre le problème. Or la désaffection des élites pour le métier militaire est chose grave, un gouvernement qui n'y prendrait pas garde commettrait un crime contre le pays.

Revisons la notion de l'armée de réserve

Il est un domaine où l'autorité du chef d'état-major général de la Défense nationale doit également s'exercer, c'est celui de la défense intérieure du territoire, car elle fait partie de la couverture stratégique et tactique qui s'entend maintenant dans toutes les dimensions et sur toute la surface du pays et de l'Union française. Elle doit se combiner avec la défense aérienne, qui n'en est qu'un des éléments.

Mais elle fait partie également de la couverture morale indispensable à la mise en œuvre de toutes les forces nationales de combat, de ravitaillement et de vie. Elle associe ainsi dans une même mission les autorités régionales civiles et militaires. L'intérieur est toujours — et dès le temps de paix — une zone d'opérations, en attendant de devenir un théâtre.

Une telle organisation réclame un chef et des troupes. Celles-ci doivent exister, sur un pied différent sans doute, mais au même titre que le corps de bataille, pour la couverture aux frontières. Elles doivent littéralement tenir et couvrir le pays. Toute la notion de l'armée de réserve doit être revisée sous cet angle. C'est un point sur lequel l'étude de l'armée suisse devrait ouvrir des horizons nouveaux.

Tout le système de sécurité nationale doit être adapté à cette organisation ayant à sa tête un chef membre du comité militaire permanent et relevant de l'autorité directe du chef d'état-major général de la Défense nationale. L'entente de ce dernier et du haut commissaire à la Défense nationale, qui devrait être chargé de la coordination des Forces nationales autres que les Forces armées, réalisera la parfaite harmonie de l'ensemble.

Dans le domaine de la stratégie internationale, l'absence de chef unique français a abouti à une véritable catastrophe. Faute d'une autorité supérieure compétente, tout le monde s'est cru habilité à traiter de pareilles questions. Cette stratégie de Café du Commerce est une faute que nous payons lourdement. On en est encore au stade de conseils interalliés, où nous faisons figure de parents pauvres. Nul ne peut nier pourtant la place que nous occupons dans la géographie occidentale. Loin d'attendre une solution de l'extérieur,

nous devions apporter la nôtre, et la formule interalliée se serait modelée obligatoirement sur la formule française.

En cela comme dans diverses questions du même ordre nous avons paru ne pas vouloir assurer notre propre défense. Comment s'étonner que l'on parle en notre absence de discussions touchant l'Europe ? Ne sommes-nous pas les propres destructeurs de notre prestige ?

La géographie nous impose de rigoureux devoirs.

Il suffit cependant de considérer une mappemonde à la verticale de la France pour apercevoir ce que représente l'Europe occidentale au regard des moyens actuels de combat. Ce qui frappe d'abord c'est sa petitesse. Demain Casablanca serait bombardé, en même temps que Paris et que Londres. L'Afrique du Nord est le prolongement nécessaire de notre continent, l'Eurafrique forme un tout et la Méditerranée n'est plus qu'un lac intérieur. La dernière guerre l'a déjà amplement démontré ; une autre le vérifierait bien davantage encore. La véritable limite vers le sud c'est le Sahara. Ce qui retient dès lors l'attention dans cette zone d'opérations, limitée à l'ouest par l'Atlantique, c'est la place de la France dans la convergence des efforts que marquent les deux axes Berlin-Casablanca et Gabès-Casablanca. Elle tient les deux montants de cet éventail stratégique dont la poignée est au Maroc.

Le commandant suprême de ce théâtre ne peut donc être que français. Le jeu de nos réserves en dépend, en même temps que celui de nos approvisionnements, articulés sur des bases qui vont jusqu'au Congo.

Entre les deux branches de l'éventail la nature a dessiné courtines et rocades jalonnées de réduits naturels. Courtine de l'Elbe ou du Rhin à la péninsule italienne en passant par le réduit alpin, rocade de manœuvre par l'Espagne. On a dit d'autre part le rôle considérable que jouerait obligatoirement ce dernier pays et les possibilités qu'il offre comme bases.

Comment ne pas voir que toute la défense de l'Europe est antée sur cette fourche maîtresse. Les autres pays occidentaux y accrochent leurs rameaux : glacis prérhénan d'Allemagne, château fort suisse avec ses avancées autrichiennes, rocade italienne couverte par la Grèce, rocade arrière espagnole. Qui prendra la tête de cette défense, sinon la France ?

Au contraire, de chaque côté de l'éventail, la nature a placé des axes de défense divergents qui sont d'obédience anglo-saxonne : c'est par la Scandinavie et les Pays-Bas la couverture de l'Angleterre et l'avancée de l'Arctique ; c'est du golfe Persique et du Caucase par l'Egypte le chemin du Nil et de l'Afrique du Sud.

Dans cette action générale nous sommes partout au centre et les Britanniques, aux ailes. Les zones de liaison de ces différents domaines stratégiques sont, d'une part la Belgique et de l'autre, la Libye.

Placés autour du *mare nostrum* de notre foi, nous paraissons les défenseurs naturels de la civilisation qui est née sur ses bords et qu'il s'agit de défendre devant les grandes invasions.

C'est un poste d'honneur qu'on ne refuse pas, mais que l'on exige ! En tout cas tel est le plan que nous aurions dû porter lors des discussions internationales avec un commandement français déjà réalisé dans ce sens.

Les impératifs stratégiques commandent.

C'est le lieu de remarquer que les liens étroits de la stratégie militaire et de la conduite de la guerre conditionnent notre diplomatie. La véritable politique est une.

Les considérations qui précèdent entraînent des conséquences profondes. Elles illustrent la piètre situation qui a été la nôtre dans la discussion du pacte de l'Atlantique, non pas du fait de nos amis et alliés, mais du fait de nos faiblesses. En regard de l'examen géographique on a parlé de l'Algérie comme si elle était une île et on a jeté un voile pudique sur nos protectorats du Maroc ou de Tunisie, comme si on nous les disputait ou comme si nous avions des craintes pour leur évolution. Or le Maroc et la Tunisie sont à l'heure actuelle aussi nécessaires à notre défense que le couloir rhénan. Et la France est d'ailleurs indispensable à ces pays pour en assurer la défense. C'est un point sur lequel nous ne saurions tolérer aucune intrusion étrangère, qu'elle soit animée par un faux humanitarisme ou par on ne sait quelle doctrine puritaine.

Si l'Afrique du Nord avait été une terre à mandats — telle que nos amis Américains ont pu l'imaginer à en croire les mémoires d'Eisenhower ou d'Eliott Roosevelt — le débarquement du 8 novembre aurait pu tourner à la catastrophe et la victoire attendre de longs mois. Elle s'est révélée à l'épreuve comme une admirable œuvre française, dont l'armée d'Afrique est l'image solide et profonde ! La sécurité de l'Amérique et de l'Angleterre leur commande de respecter et de faire respecter par leurs ressortissants l'autorité de la France dans les territoires indispensables à la défense de l'Eurafrique.

De l'armée à la diplomatie on peut mesurer ce que nous avons compromis par l'abandon de notre force militaire. Il n'est sans doute pas trop tard pour y remédier, mais il convient de faire vite.

Crise d'autorité, crise de prestige, voilà le mal profond et initial de notre armée. L'autre, qui en procède, est celui de l'effondrement de nos effectifs, sans lesquels il n'est pas d'instruction de la nation possible et de l'attente d'un armement sans lequel il n'est pas de forces suffisantes.

Qu'il y ait eu des défaillances individuelles, on le conçoit sans peine. L'immense majorité attend, angoissée dans la pureté de sa souffrance, la renaissance nécessaire dans la plus vieille armée de France — celle de tous les temps de sa gloire.

Général de Monsabert.

(A suivre.)

APRÈS LE REFERENDUM, CRISE GOUVERNEMENTALE BELGE

M. Eyskens, président du Conseil belge (au centre), confère dans un salon de l'hotel des Bergues, a Genève, avec M. Gillon, président du Sénat (a gauche), et avec M. Van Cauwelaert, président de la Chambre des Députés (a droite), après les entretiens qu'ils eurent avec le roi au sujet de son retour.

Il appartenait au gouvernement belge de convoquer le Parlement afin de mettre celui-ci à même de tirer les conséquences du referendum. Mais le cabinet n'a pu se mettre d'accord pour fixer cette convocation. Aussi le président du Conseil, M. Eyskens, a-t-il remis la démission du cabinet au prince régent.

Les ministres libéraux sont à l'origine de cette démission. Les chefs du parti libéral, malgré des conversations prolongées, n'avaient pu parvenir à s'entendre après les entretiens de Pregny et le message du roi qui les a suivis. Tandis que les libéraux wallons s'affirmaient nettement hostiles à la convocation des Chambres, les libéraux flamands s'y montraient favorables. Les Wallons et leur chef, M. Devèze, vice-président du Conseil, faisaient valoir que le parti libéral, tout en acceptant la consultation populaire, ne s'était pas engagé à favoriser directement ou indirectement le retour sur le trône de Léopold III. En outre ils alléguaient que la question ne figurait pas au programme du gouvernement. Il semble, enfin, que des divergences se soient produites au sein du Conseil des ministres sur la procédure de la consultation parlementaire. Les Chambres seront-elles appelées à se prononcer séparément ou y aura-t-il réunion commune ?

Le régent a demandé à M. Eyskens de constituer un nouveau gouvernement. M. Devèze a préconisé une formule d'union nationale en faisant remarquer qu'il n'y avait pas de scission irréparable entre les ministres démissionnaires.

M. Miguel Aleman, président de la République du Mexique, a bien voulu accorder une interview exclusive a notre envoyé spécial Jacques Kayser.

DÉCLARATION DE M. ALEMAN

Président de la République du Mexique

Après avoir souhaité la bienvenue à notre envoyé spécial Jacques Kayser et lui avoir demandé de transmettre aux Français, par l'intermédiaire de FRANCE-ILLUSTRATION, sa chaleureuse sympathie, le Président a déclaré : « Le Mexique, toujours, a manifesté une grande sympathie pour le peuple français. Nous avons une large colonie française à Mexico, parmi laquelle se trouvent de très importants industriels et commerçants. Nous avons eu dans le passé des liens culturels étroits avec la France et j'espère que, dans l'avenir, ces liens seront plus étroits encore. J'espère qu'il en sera de même pour les relations commerciales entre nos deux pays latins, maintenant que le Mexique a accru sa production agricole ainsi que son industrie. — Pensez-vous, monsieur le Président, que le Mexique et la France puissent coopérer sur le plan des affaires internationales ? — Oui, comme vous le savez, le Mexique a toujours fait tous ses efforts pour renforcer la paix parmi les démocraties. En ce moment même, le Mexique travaille dans ce sens. »

Dans le sud du Mexique, aux environs d'Oaxaca, le long de la route qui mène a Cuipalan, monastère en ruine, la brousse succède aux champs de maïs. Quelquefois se dressent, isolés, de magnifiques et rares spécimens de la végétation tropicale.

La ville de Puebla offre des richesses artistiques datant de la conquête. Chapelles et églises rappellent les splendeurs religieuses du Mexique.

Dans le cimetière français, le monument aux morts de la première guerre porte les noms de plus de 250 Français tués au champ d'honneur.

DES CITÉS PRÉHISPANIQUES AUX USINES AMÉRICAINES

VOYAGE EN ÉTOILE A TRAVERS LE MEXIQUE PAISIBLE

On nous avait dit à Merida : « Prenez l'avion de jour pour aller à Mexico. Le parcours est magnifique. Vous verrez les volcans. »

Après l'escale de Ciudad del Carmen, perdue dans les cocotiers qui bordent une lagune de la baie de Campeche, et après celle de Vera-Cruz, les nuages s'accumulent ; le panorama se réduit aux vagues géantes d'un océan de nuages qu'aucun sommet ne perce. Enfin, l'avion commence à baisser. Il pique, aveugle, dans le blanc cotonneux qui s'effiloche enfin pour découvrir, loin au-dessous de nous, le plateau de Mexico. Comme la terre est peu distincte encore ! C'est que, devant nous, se dresse un amas tourmenté de nuées épaisses, sombres, bordées d'argent et, plus bas, cuivrées lorsqu'elles absorbent les ultimes rayons du soleil couchant.

Et c'est l'orage qui éclate, qui crépite, frappant nos ailes de ses averses torrentielles. Tandis que l'avion accomplit ses derniers virages, nous sommes éblouis, au milieu de ce jeu de couleurs dantesques, par la vision d'un double arc-en-ciel presque circulaire, annonciateur de l'imminente embellie.

Nous voyons en même temps se dégager au loin les cimes enneigées du Popocatepetl et de l'Ixtaccihuatl, les deux volcans gardiens de la capitale.

Luisante d'eau — ce fut la dernière trombe, celle qui a marqué la fin de la saison des pluies — Mexico nous est apparue comme une ville immense, désarticulée, désordonnée dans son tracé comme dans son trafic, mais avec quelques magnifiques artères, des palais de l'époque coloniale et des gratte-ciel qui sont le produit d'efforts esthétiques et originaux.

Sur la plus aristocratique de ces artères, le *Paseo de la Reforma*, qui fait communiquer l'historique château de Chapultepec, cher à Maximilien, entouré de ses bois, avec le centre de la ville, la circulation est intense et les voitures américaines les plus luxueuses se suivent, se dépassent... ou se télescopent. Chacun assure sa sécurité comme il l'entend ; j'ai vu inscrit à l'arrière d'un camion : « Attention ! mes freins sont en chewing-gum ! »

Le soir de notre arrivée, au rond-point que forment le Paseo de la Reforma et l'*avenida de los Insurgentes*, nous voyons, éclairé à la lueur des torches, un monument autour duquel des jeunes filles en blanc montent la garde. D'immenses couronnes de fleurs — comme celles qui sont exposées aux abords du grand square central « la Alameda » chez les spécialistes de décoration mortuaire — se pressent les unes contre les autres. La jeunesse mexicaine honore Cuauhtemoc. Presque tous les jours nous avons vu de telles cérémonies se répéter.

Cuauhtemoc, c'est le héros national qui incarne l'ultime résistance aux exigences de Cortez. Il fut torturé. Ses restes n'avaient jamais été découverts. Or, il y a peu de temps, des ossements furent mis au jour près d'une vieille église de la province de Guerrero. Pour les gens de la région, les Indiens surtout, ce ne pouvaient être là que les restes de Cuauhtemoc. Des savants émirent des opinions moins catégoriques. Des polémiques s'engagèrent dans la presse. Le sentiment populaire, irrésistible, démolit, par sa passion plus que par des arguments, les raisonnements scientifiques. Cuauhtemoc est honoré plus qu'il ne l'a jamais été, parce que désormais, pour la masse des Mexicains, cet héroïque ancêtre est revenu pour la guider.

Cet attachement au passé indien, cette revendication d'une histoire vraiment nationale donnent à la jeunesse, qui veut échapper aux contraintes et se dérober aux imitations, un aliment à base nationaliste qui cherche à être constructif.

TROISIÈME ARTICLE DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL JACQUES KAYSER

C'est avec fierté que les Mexicains parlent de leur indépendance reconquise dans l'exploitation des ressources pétrolières, avec agacement qu'ils dénombrent le soir l'interminable suite de panneaux de publicité lumineuse, aussi ingénieux et éclatants que ceux de Broadway, qui démontrent l'importance et la diversité de l'implantation américaine.

Car le voisinage d'une grande nation riche, tentaculaire impose des servitudes écrites par la géographie, l'économie et la condition humaine. En 1948, 86 % des importations entrant au Mexique venaient des Etats-Unis et 76 % des exportations étaient dirigés vers eux. Dans le vigoureux effort d'industrialisation, qui se traduit par l'ouverture d'usines de produits chimiques, de textiles, de montage d'automobiles, des cimenteries, des fabriques de conserves, par le développement de l'équipement électrique et de grands travaux d'irrigation, l'apport américain ne peut qu'être considérable.

J'entre — près du Zocalo, la grande place de Mexico, lieu sacré de Tenochtitlan, la cité antique — dans les vastes magasins dont tous, sauf un, appartiennent à des familles françaises ; les rayons sont bien fournis, avec une marchandise dont l'origine américaine saute aux yeux.

« Pourquoi n'avez-vous pas de produits français ?

— Ils sont beaucoup trop chers. La longueur du transport augmente encore la différence des prix.

— Mais la qualité, les produits de luxe ?

— Parlons-en : les parfums français, autrefois, faisaient prime ; ils sont encore recherchés, mais les parfums américains coûtent beaucoup moins cher et les qualités tendent à se rapprocher. Il en va de même pour la mode. Les grands couturiers français sont inabordables, et les Américains présentent maintenant des modèles acceptables.

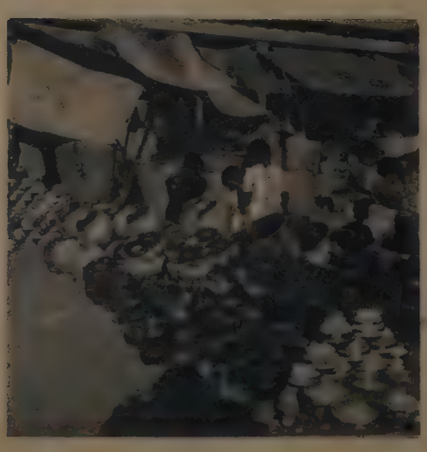
— Et nos vins, nos champagnes ?

— Leur importation est défendue. Pour se pro-

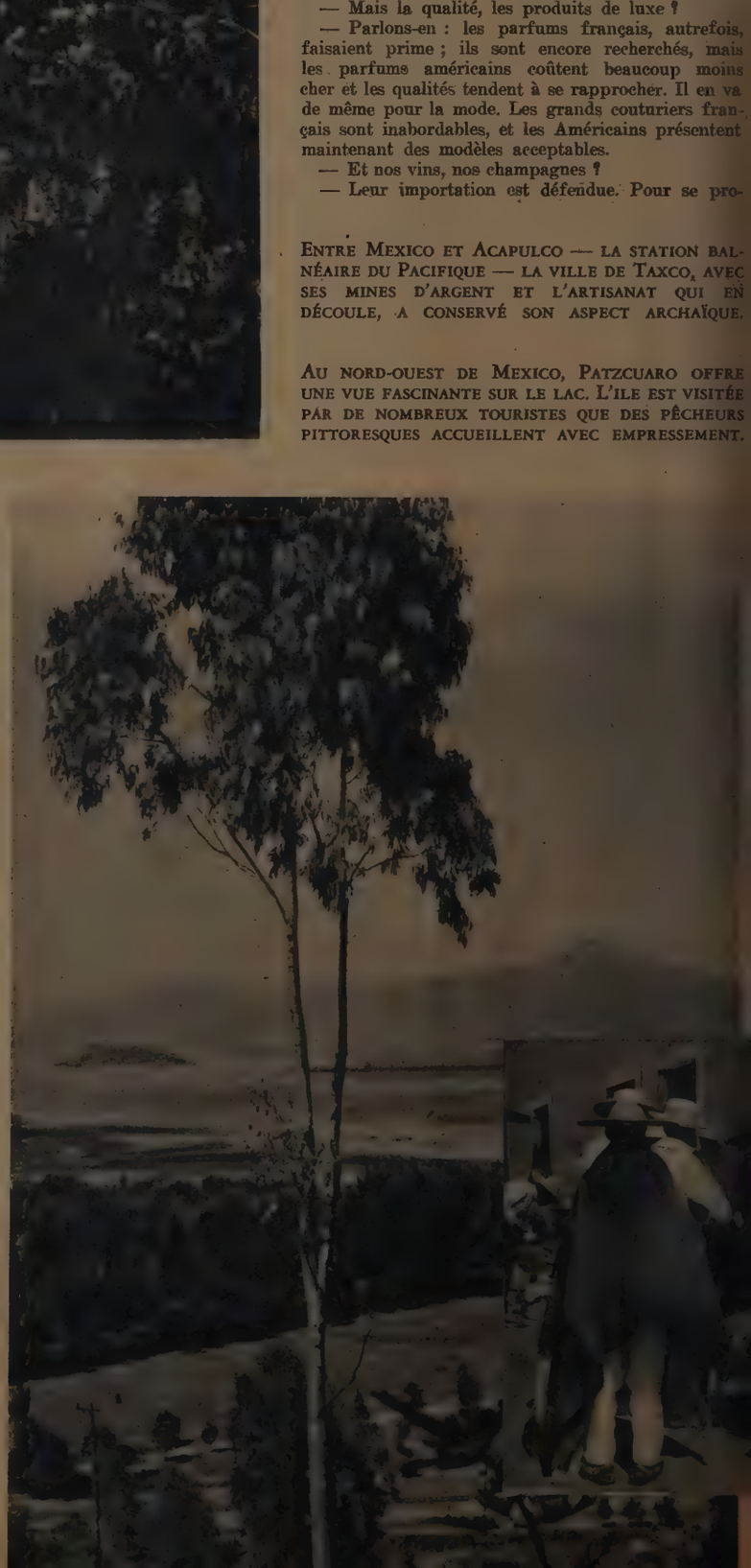
ENTRE MEXICO ET ACAPULCO — LA STATION BALNÉAIRE DU PACIFIQUE — LA VILLE DE TAXCO, AVEC SES MINES D'ARGENT ET L'ARTISANAT QUI EN DÉCOULE, A CONSERVÉ SON ASPECT ARCHAÏQUE.

AU NORD-OUEST DE MEXICO, PATZCUARO OFFRE UNE VUE FASCINANTE SUR LE LAC. L'ILE EST VISITÉE PAR DE NOMBREUX TOURISTES QUE DES PÊCHEURS PITTORESQUES ACCUEILLENT AVEC EMPRESSEMENT.

EN NOVEMBRE, LE PAYS CÉLÈBRE L'ANNIVERSAIRE DE LA RÉVOLUTION. DES CORTÈGES SONT ORGANISÉS. VOICI, DANS PUEBLA, LE CHAR DES LUTTEURS.



AU-DESSUS : A MEXICO, LE SPECTACLE QUOTIDIEN QU'OFFRE LA BOUTIQUE DE COURONNES FUNÉRAIRES. AU-DESSOUS : A OAXACA, COMME SUR TOUS LES MARCHÉS MEXICAINS, LA POTERIE OCCUPE UNE PLACE IMPORTANTE.



CI-DESSUS : A OAXACA, LA DANSE DE LA « PLUMA », QUI RAPPELLE LA RÉSISTANCE DES INDIENS A LA CONQUÊTE DE CORTEZ.
CI-DESSOUS : LA TENUE TRADITIONNELLE DES HOMMES, DONT CERTAINS SE PROTÈGENT CONTRE CE QU'ILS APPELLENT L'HIVER.

téger de la concurrence étrangère, pour soutenir le peso, si menacé, pour stimuler la production nationale le gouvernement, récemment, a publié toute une liste de prohibitions. Les vins, les alcools y figurent.

— Mais il me semble pourtant qu'on boit encore beaucoup de whisky à Mexico. A tant de devantures on en expose massivement tant de bouteilles...

— Le gouvernement américain a exigé qu'on fasse exception pour le whisky, et, quand les Américains exigent, il est bien difficile de refuser... »

Est-ce à cause d'exigences semblables que le cinéma américain occupe une place prépondérante à Mexico ? Sur trois cent quarante-cinq films projetés à Mexico en 1948, cent quatre-vingt-cinq étaient américains, soixante-douze, mexicains. La France venait au troisième rang avec vingt-six films. Les Mexicains ne souhaitaient pas cette suprématie américaine ; ils avaient engagé la lutte contre elle. Mais la pellicule vierge est fournie par les Etats-Unis, et ceux-ci menaçaient d'en priver le Mexique s'il n'ouvrait pas largement ses salles aux productions d'Hollywood. Cependant, aux alentours mêmes de Mexico, de nombreux studios modernes travaillent à une production qu'ils veulent rendre authentiquement mexicaine.

Ce qui est authentiquement mexicain m'a paru, avant tout et dans tous les domaines, empreint d'une vraie humanité. Je me suis senti dans un pays où la main de l'homme avait encore son rôle à jouer, où la machine n'était considérée que comme auxiliaire et non comme une des dominantes de la vie. La réforme agraire, qui a divisé les énormes propriétés dans un pays qui, au début du siècle, était peut-être le plus féodal du monde ; le maintien d'un artisanat ingénieux ; le fait que les zones d'industrialisation soient circonscrites ; la prépondérance numérique des Indiens et des « sang mêlé », qui conservent entièrement ou partiellement les caractères de la race, expliquent la prépondérance dans la vie quotidienne nationale du facteur humain.

Un de mes amis, à Mexico, avait donné à un artisan une chaise Louis XVI à copier. Très satisfait du travail accompli, il en commanda sept autres et demanda au menuisier une réduction de prix pour ce travail en série.

« Non, répondit le menuisier, c'est plutôt une augmentation que je devrais vous demander. Si vous croyez que cela m'amuse de répéter encore sept fois la même chose ! »

FAÇADE DE STYLE « COLONIAL » : LE MUSÉE D'OAXACA, OU SONT LES TRÉSORS DES TOMBES DE MONTE ALBAN.

A GUADALAJARA, LES DACTYLOGRAPHES REMPLACENT LES ÉCRIVAINS PUBLICS : DICTÉE SOUS UN KIOSQUE.

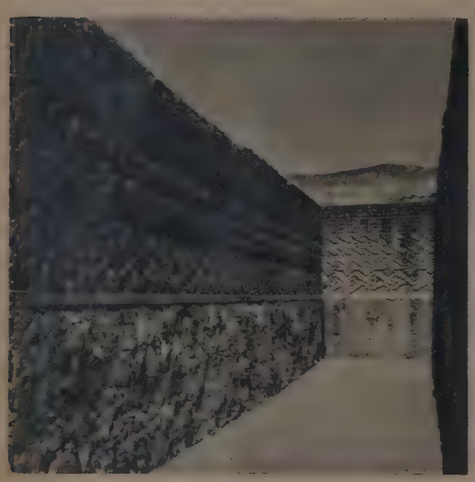
A QUIROGA, A L'OCCASION D'UN JOUR DE FÊTE, LES HOMMES, POUR REMPLIR UN VŒU, DANSENT SANS DÉSEMPARER.

Dans les étalages des boutiques, où, contrastant avec ceux des Etats-Unis, la variété des modèles pour chaque catégorie de produits est très grande, on trouve une preuve de cet individualisme, comme on en trouve dans les fantaisies, en marge de l'automatisme qui caractérise la circulation dans les villes. On en trouve aussi en regardant les jeunes gens s'entraîner au nouveau sport national, le « beisbol ». J'en ai vu au carrefour des rues, sur les places, dans les terres proches des villages, j'en ai vu aux abords de la célèbre pyramide de Tehotihuacan... Ils jouent pour s'amuser, avec audace et recherche de l'imprévu. Tandis qu'aux Etats-Unis les apprentis « baseballers » répètent invariablement les mêmes gestes ou s'engagent inlassablement dans les mêmes courses.

Les artisans mexicains ont hérité d'un sens très vif de la décoration et de la création artistiques. Le textile, la céramique, l'orfèvrerie d'aujourd'hui, en dépit d'une industrialisation croissante, restent des métiers vivants, reliés aux formes du passé, mais évoluant, s'adaptant toujours. Une renaissance artistique a surgi avec les premiers fresquistes contemporains ; les murs des édifices publics se couvrent de peintures épiques ou sociales d'une grande originalité : Orosco et Ribera puisent leur inspiration aux sources de l'âme indienne et de l'histoire nationale lorsqu'à Guadalajara, à Cuernavaca, à Mexico, par exemple, ils ont peint sur les murs et les voûtes des motifs immenses dont la portée intellectuelle et sociale se trouvait associée à leur création esthétique.

LE MEXIQUE PAISIBLE

Nous avons survolé le Mexique dans plusieurs directions et nous n'avons pas découvert le Mexique « vertical », avec des chaînes de montagnes aux arêtes vives, aux à-pics vertigineux. Des sommets



PRÈS D'OAXACA, LES MONUMENTS DE MITLA SONT AU NOMBRE DES MOINS DÉGRADÉS DU MEXIQUE.

arrondis, couverts d'arbres, émergeaient de plateaux souvent arides et déboisés. Entre la capitale et l'Atlantique, trois hauts sommets enneigés ne donnent pas au paysage cet élément de pittoresque dramatique qui nous paraissait devoir être l'apanage du pays. Ces trois volcans, francs de lignes comme des épures, apparaissent isolés dans le ciel, deux d'entre eux proches l'un de l'autre au-dessus du plateau ; le troisième, non loin de l'Atlantique, dominant une chaîne bien plus basse. Ces volcans aux formes équilibrées donnent aux panoramas qu'ils couronnent un tel apaisement que je pourrais — ô paradoxe ! — intituler mon article : *le Mexique paisible*.

Paisibles aussi les champs de maïs s'étendant sur les plateaux, épousant les pentes, s'accrochant aux sommets, destinés, tous, à fournir aux Mexicains, métis et Indiens, indifféremment, l'aliment de base, l'aliment séculaire d'une population frugale à l'excès.

Paisible encore — du moins en apparence — l'Indien lorsqu'il trottine interminablement sur la route, lorsqu'il rêve, immobile, étendu sur un petit mur de pierres ou adossé contre la paroi d'une église, et même lorsque, au marché, il cherche à vendre ou à acheter.

Le bruit ne vient pas de lui, il vient de la criaillerie constante des radios partout ouvertes au maximum d'intensité, il vient de ces autos munies de haut-parleurs qui hurlent sans trêve des appels publicitaires.

C'est sur la route — ces routes bien entretenues qui convergent vers Mexico et qui, pour arriver à la capitale étalée sur le vieux lac asséché à 2.500 mètres, franchissent des cols dont l'altitude dépasse 3.200 mètres, à travers des forêts et par des pentes douces, des virages larges — que nous nous sommes rendu compte de l'activité des Indiens.

Les hommes portent le large sombrero, le *sarape* à dessins géométriques, tapis de laine dont une fente laisse passer la tête. Les femmes sont vêtues à l'ancienne, dans une longue jupe plissée, lourde, et sont entourées du *reboza*, qui sert surtout à transporter l'éternel marmot.

Ils vont à petits pas rapides le long des routes. Lui, pliant sous de lourds fardeaux qui ne ralentissent pas son allure et qui sont maintenus miraculeusement sur son dos par un large bandeau passé sur le front ou autour de la poitrine. Elle, balançant sur la tête d'invraisemblables charges. Souvent les hommes chevauchent de petits *burros*, qui pressent devant eux d'autres burros, disparaissant tous sous des montagnes de marchandises.

Des « camions » transportent les voyageurs d'une ville à l'autre, d'une extrémité du pays à l'autre pour des prix très modiques. Un trafic incessant se poursuit de jour et de nuit sur les voies de grande communication. Sans fatigue, nous sommes revenus en douze heures d'Oaxaca, où, par suite du mauvais état de ses freins, l'avion régulier n'avait pas osé se poser sur la piste exiguë de l'aéroport. Nous étions à Mexico vers 4 heures du matin. Les derniers 100 kilomètres qui séparent Puebla de la capitale me faisaient penser, par le trafic circulant dans les deux sens, à une route nationale aux approches de Paris. L'horaire des transports routiers est généralement respecté grâce aux prouesses des conducteurs, qui savent que le temps perdu se rattrape toujours ! Et ces camions offrent plus de sécurité que les chemins de fer ou que les avions... bien que de temps à autre, pour ne pas faire mentir la tradition, des bandits dévalisent les voyageurs.

C'EST AUX ENVIRONS IMMÉDIATS DE MEXICO QUE S'ÉLÈVE LA CÉLÈBRE PYRAMIDE DE TEHOTIHUACAN.

ARCHITECTURE DU PASSÉ ET D'AUJOURD'HUI

Nous avons visité de nombreuses villes : Guadalajara, qui dispute à Monterrey, la jeune ville industrielle proche de la frontière américaine, le second rang après Mexico, et qu'une intense urbanisation — dont nous dirons dans dix ans si elle fut folie ou raison — disloque, rectifiant les artères, amputant, pour les aligner, des immeubles même récemment édifiés ; Morelia, dans les fleurs, qui offre l'élégant aspect de l'harmonie coloniale, et Taxco, accueillante aux touristes, étendue au flanc d'une ample colline, où l'artisanat de l'argent n'est pas moins curieux que ces vieilles demeures aux façades chaudes et aux jardins luxuriants et secrets. Oaxaca, cité du Sud, ravagée il y a quelques dizaines d'années par un catastrophique tremblement de terre, Oaxaca, avec ses excellents hôtels, comme dans tant d'autres villes d'ailleurs, admirable centre de tourisme, entre le site millénaire de Monte Alban, le monastère géant de Cuipalan et les temples de Mitla, dont les bâtiments aux curieuses sculptures géométriques ont résisté à la furie destructrice des conquérants.

Nous avons vu les églises de style colonial, ces églises désertes et souvent débordantes d'hommes et de femmes ; dans la République laïque qui sut être antireligieuse pour assurer le triomphe de ses principes démocratiques, ils recommencent à fréquenter librement les autels. Je ne sais comment qualifier l'impression que produisent ces façades pourtant sobres dans leurs lignes et si compliquées, si tourmentées, si lourdes dans leurs détails, ces chapelles ou ces nefs ouvragées, gainées d'or et où les saints et les anges habitent un fouillis de ramures et d'ornements païens. Sur combien de façades, dans les églises de village, avons-nous vu sculptées les images du Soleil et de la Lune, dieux aztèques que les constructeurs espagnols ont astucieusement mêlés aux images des saints pour attirer plus aisément les Indiens à la « vraie » foi.

Mais de tout cela se dégage une impression de passé. Ce qui donne une impression de présent, c'est la vie intense des populations dans les villes, cette vie sans règle, mais non sans attrait et sans efficacité. Certes, il est difficile à un étranger de la comprendre en quelques semaines, et c'est pourquoi je ne me donnerai pas le ridicule d'inventer à mon tour quelques jugements, dits originaux et définitifs, sur la vie mexicaine et les aspirations des Mexicains. De belles pages ont été rédigées sur le Mexique, terre des contrastes ; d'autres, sur l'attirance mexicaine ; d'autres, qui émanent des insensibles ou des malveillants, donnent la priorité aux aspects qui peuvent nous choquer si nous nous contentons d'une vision superficielle.

Je me suis borné à dire ce que j'ai vu. Pour comprendre, il me faudra faire un plus ample séjour dans la capitale et dans les provinces, y nouer plus de contacts. Les occupations de chacun sont si multiples, les occasions qu'offrent tous les instants, si tentantes qu'un rendez-vous pris et confirmé est loin d'être un rendez-vous tenu.

Un des premiers conseils que m'a donnés un ami mexicain à mon arrivée, c'était de tout prévoir.

« Prévoyez même l'imprévisible, m'a-t-il dit utilement, c'est-à-dire qu'un rendez-vous fixé ait lieu, et qu'il ait même lieu à l'heure dite ! »

Il faudrait surtout pouvoir plus amplement et beaucoup plus profondément sonder le mystère de la

BEAUCOUP DE MYSTÈRE PLANE SUR L'ORIGINE DE MITLA, CONSTRUIT, CROIT-ON, PAR LES ZAPOTÈQUES.

population indienne et le demi-mystère de la population métisse, qui s'amalgament chaque jour plus étroitement pour former avec l'apport européen la « nation mexicaine ». Il n'y a pas, au Mexique, de racisme.

Les différences qui subsistent sont différences de classe et de culture, non de race. Un Indien, à la ville, abandonne souvent costume et coutumes. La cuisinière d'un ami avait fait venir sa sœur, campagnarde, pour passer à Mexico les fêtes du carnaval. Les deux femmes se sont considérées comme effectivement et amplement costumées lorsque la première eut revêtu le *huipil* ancestral et que l'autre se fut affublée des nippes à l'américaine de sa sœur !

LES FRANÇAIS AU MEXIQUE

Malgré tant de différences avec nos pays européens, je ne me suis pas senti très étranger à Mexico. Je n'étais pourtant jamais allé en Amérique, au sud de Washington, et je ne connaissais d'Espagne que les prisons de Franco. Souvent, au cours de mes voyages, je ne peux m'adapter à la ville que je visite, je m'y trouve en observateur forcé. Tel n'a pas été mon cas à Mexico ; j'ai été gagné, sans chercher à me défendre, par tout ce que la capitale avait d'attirant et non par ce qu'elle avait de rebutant, par ce qu'elle avait de latin et d'humain et non par ce qu'elle avait d'indéchiffrable ou de fabriqué.

Est-ce parce qu'il y a à Mexico tant de souvenirs français et, en dépit de ceux qui auraient été cruels,

e sympathie des Mexicains pour les
t-ce parce qu'il y a à Mexico, irradiant
delà d'un cercle assez fermé, l'air de
et du pays basque, une importante,
ympathique colonie française ?
mille Français au Mexique, dont la
ico. Riches et pauvres sont groupés
ême organisation de solidarité et
i accomplit des miracles et maintient
issante la tradition française. Si au
çais le plus émouvant des monuments
este que deux cent cinquante Français
nt morts au champ d'honneur, sur le
rie qu'ils avaient rejoint pendant la
re mondiale, l'admirable hôpital fran-
ieux équipés du Mexique, permet de
tique la solidarité de la colonie. Je ne
vcée français, qui accueille tant d'élèves
de l'Institut français, dont les bâti-
britent un théâtre, recherché pour les
langue française et comble pour ceux
its en langue espagnole, de l'admirable
Tort de l'Alliance française réparti sur
ire.

DE LA PRÉSENCE FRANÇAISE

s sont bons. L'ambassade, ardente et
la colonie mènent des combats paral-
tés. Mais le bilan, pour encourageant
urrait être encore bien meilleur. Il
de Paris, un effort plus grand soit
diplomatie et l'enseignement en sont
ais il paraît que la décision en ces
rtient au ministère des Finances, qui
refuse les sommes qui feraient des
prétend couper des crédits, c'est-à-dire
émanteler l'un des patrimoines les plus
otre patrie, l'un de ceux qui font son
ssi sa force.
jara sera-t-on contraint de fermer le
franco-mexicain, qu'anime un maître
oué, parce qu'il a trop de succès et que
ce à l'afflux des inscriptions il faut
upplémentaires ? Le collège a ouvert
vingt-huit élèves, dont dix-neuf Fran-
t cette année cent soixante, dont vingt

ne pourra-t-on pas inaugurer des cours
dans cette ville où la présence d'un
lez nous, apôtre, ami des Indiens, fixé
depuis plus de quarante ans, emporte
thies vers la France ?
is ici que ce que j'ai constaté ; mais
ples, je sais que je pourrais les multi-
q et peut-être par dix ! On m'a dit
ey, la capitale de l'industrie, où ne
ux Français, la toute jeune section de
nçaise a ouvert un cours qui groupe
uante élèves !

E MEXIQUE PROGRESSISTE

voudrais pas terminer en donnant
ue la culture s'axe sur la France. La
aise, comme l'américaine, peut être
e. La culture est essentiellement mexi-
et égard le gouvernement de progrès
ige le président Aleman dans la direc-
et maintenue par l'ancien président
ont le prestige et le pouvoir sont restés
ite une force que nul n'ignore ni ne
poursuivi des efforts considérables.
l'écoles, formation du personnel ensei-
ans les villes et les campagnes contre
ne — chaque Mexicain qui sait lire
levoir d'enseigner à un analphabète —
aditions indiennes, mise en valeur du
: le programme est vaste. A tous les
l'administration on y travaille avec

L'AVENIR DU MEXIQUE

u'on y travaille à l'équipement indus-
loppement de la production agricole.
pport du président Aleman montre à
résultats satisfaisants. Le but, c'est
rte que le Mexique moderne soit digne
ple mexicain, c'est qu'il soit appelé à
monde le rôle important qui lui revient.
uivre est difficile. Comment en serait-il
rs que posent tant de problèmes aux
taines la configuration du sol, la répar-
hesses, les impératifs du climat, le
populations ?

DEUX SCÈNES DE LA CRUCIFIXION

« Or, depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, toute la terre fut couverte de ténèbres...

» Mais Jésus, jetant de nouveau un grand cri, rendit l'esprit. Et voici que le voile du Temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent et les corps de nombreux saints qui y reposaient ressuscitèrent...

» Le centurion et ceux qui gardaient Jésus avec lui, à la vue du tremblement de terre et de ce qui se passait, furent saisis d'une grande frayeur et dirent : « Vraiment, cet homme était Fils de Dieu ! »

(Matthieu XXVII, 45, 50-52, 54.)

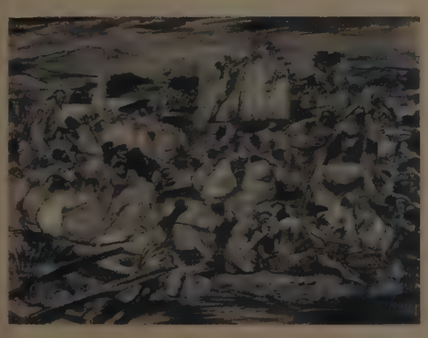
« Puisse le Seigneur nous assister et nous introduire dans le mystère avec la clef de sa croix. Ce n'est pas en vain qu'à sa mort le voile du Temple se déchira en deux. Cela signifiait que la passion du Christ allait nous découvrir tous les mystères. Que le Seigneur vienne donc au secours de ceux qui se rangent à sa suite, qu'il enlève le voile qui bande nos yeux...

» Le Christ est mort où vous mourrez : il est ressuscité où vous ressusciterez. Il vous a enseigné par son exemple ce que vous ne deviez pas redouter et ce que vous deviez espérer. Vous redoutiez la mort : il est mort. Vous désespériez de votre résurrection : il est ressuscité ! »

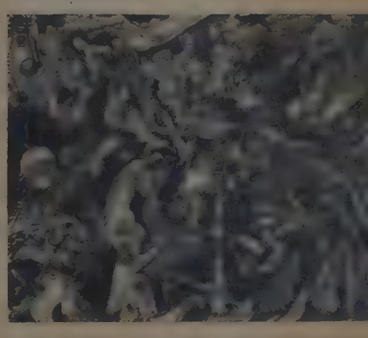
(Saint Augustin.)

ILLUSTRATIONS D'EDY LEGRAND POUR LA BIBLE

Depuis l'ouvrage de James J. Tissot, paru au début du siècle, aucune édition illustrée complète de la Bible n'avait été entreprise. Edy Legrand, qui avait déjà montré en diverses occasions son goût des grands sujets et dont on savait qu'il entretenait commerce avec ces hauts esprits — ces « phares » au sens baudelairien — qui se nomment Dante, Shakespeare et Cervantes, a consacré dix ans de travail acharné et solitaire à l'illustration de la Bible. Il vient de livrer au public le fruit de ses efforts et c'est une œuvre qui, par l'ampleur, dépasse celle, considérable pourtant, que sur le même sujet Gustave Doré avait édifiée. « Le secret de la Bible, écrit Edy Legrand, c'est la continuité, et marquer cette continuité m'a paru être le rôle essentiel de l'illustrateur. » Et ayant retracé ses multiples recherches, il ajoute : « Où la science s'arrête impuissante, l'imagination peut rebondir. »



« Jérémie », « la Multiplication des pains », « les Fêtes », « la Moisson », voilà quelques-uns des dessins inventés par Edy Legrand pour l'illustration des Livres Saints. On y voit à quel point les images s'adaptent au texte. La longue préparation à laquelle s'est astreint l'artiste a permis d'obtenir cette appropriation exacte. Quel thème plus propice à la méditation pour un peintre que ces récits qu'il lui faut pénétrer en vivant la vie des êtres qu'ils évoquent pour en rendre le sens et ne pas s'en tenir seulement au pittoresque des attitudes !



" ALLO DIDEROT 16-19...

J'ai laissé tomber mes clefs dans une bouche d'égout !...

Pouvez-vous faire quelque chose pour moi ?"

PRUDENT, CE CONDUCTEUR N'OMET PAS, AVANT DE S'ÉLOIGNER DE SA VOITURE, DE FERMER A CLEF LA PORTIÈRE.

MAIS LE HASARD EST PARFOIS MALICIEUX : LE TROUSSEAU, AU GRAND DAM DE SON PROPRIÉTAIRE, FILE DANS L'ÉGOUT.

CRUEL EMBARRAS ! PAR CHANCE, L'ACCIDENT N'EST PAS IRRÉMÉDIABLE. VITE UN APPEL AU SERVICE DE PERMANENCE.

AU BOUT DU FIL, UN ÉGOUTIER, RASSURANT, NOTE AVEC GRAND SOIN LES CIRCONSTANCES ET LE LIEU DE LA PERTE.

AUSSITOT, UNE CAMIONNETTE EST EXPÉDIÉE AVEC PERSONNEL ET MATÉRIEL AFIN DE PROCÉDER AUX RECHERCHES.

PAR UN « REGARD », UN OUVRIER DESCEND DANS L'ÉGOUT PAR L'ÉCHELLE MÉTALLIQUE. IL VA RETROUVER LES CLÉS.

VICTOIRE ! LE SOURIRE REVIENT. MAIS LA RESTITUTION N'A LIEU QUE DEVANT UN AGENT DU COMMISSARIAT VOISIN.

VOICI VOS CLEFS

Rien ne se perd dans les égouts de la Ville de Paris

LES DESSOUS DE LA VILLE LUMIÈRE

QUI est donc ce mystérieux Diderot 16-19 ? Simplement le poste d permanence qu'on peut alerter et dont la diligence est remarquable c cas de perte dans les égouts. Si votre trousseau de clefs, votre briqu ou tel autre objet auquel vous tenez vous a échappé, vous avez u bonne chance de le retrouver si vous n'attendez pas trop. Il n'y a pour ainsi di pas de jour qu'on ne réclame le secours des spécialistes. Et que ramènent-ils De tout un peu : des serviettes de cuir, des portefeuilles, des cannes, des chapeau et même, le fait n'est pas vieux, un dentier !

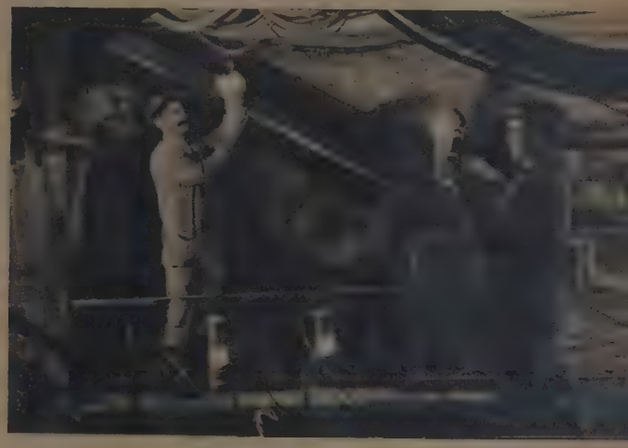
Cette « pêche » n'est, on le pense bien, qu'une petite partie du travail d égoutiers. On ne connaît guère, en général, le domaine souterrain qui est leur. Pourtant on peut s'en faire une idée grâce aux visites publiques organisé par l'administration. Si instructives soient-elles, on est évidemment loin, p avoir parcouru un tronçon de collecteur entre la Madeleine et la Concord de connaître dans sa complexité un réseau qui représente environ deux foi distance de Paris à Marseille.

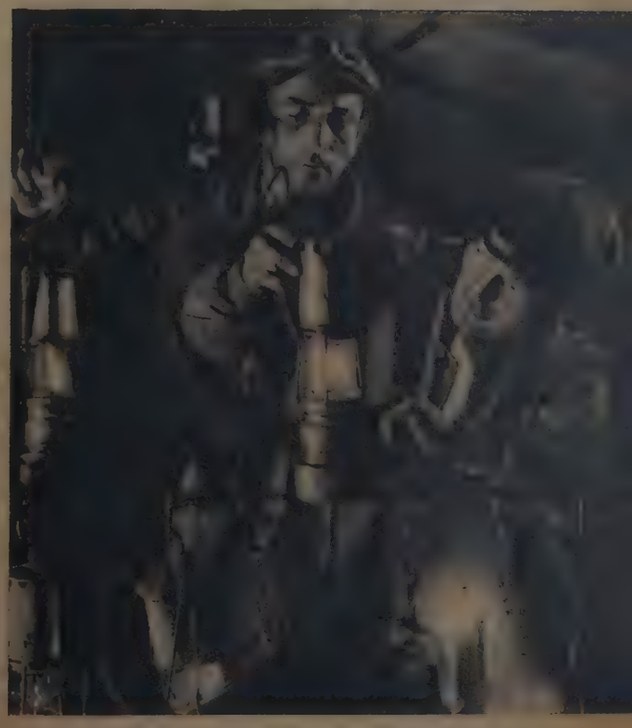
Lorsque Victor Hugo, dans *les Misérables*, lance ses héros dans les égout il décrit une poursuite dans une sentine. Et l'imagination du romancier-poè n'a point exercé là ses vertus grossissantes. Les érudits qui ont contrôlé l descriptions de Victor Hugo affirment d'ailleurs que la topographie de son roma est fidèle. Pas de doute en tout cas pour les égouts : un cloaque !

Quels progrès, cependant, si nous remontons quelques siècles ! Les ordur s'amoncelaient alors dans les rues étroites de la ville, gênant l'écoulement d eaux pluviales et ménagères vers la Seine. Un nouvel obstacle vint des digu dressées par les riverains pour se protéger des crues du fleuve. Pour y remédie on construisit des canaux de drainage : sur la rive droite, ils s'abouchaient av deux ruisseaux descendant de Belleville ; l'un finissait dans les fossés de Bastille, l'autre, dit de Ménilmontant, débouchait dans la Seine. Sur la ri gauche, les eaux allaient se perdre dans la Seine, dans la Bièvre ou dans l fossés Saint-Victor et Saint-Bernard.

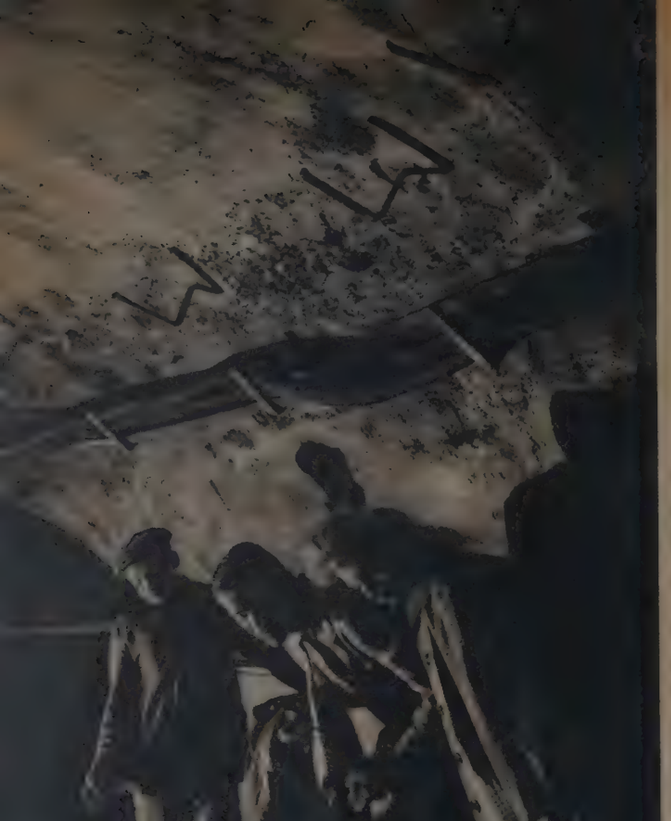
A TRAVERS LES ÉGOUTS PASSENT NOMBRE DE CONDUITES ET DE CABLES. DANS LA PHOTO CI-CONTRE LE GUIDE MONTRE LE PASSAGE DES PNEUMATIQUES. CI-DESSOUS : LES OUVRIERS VEILLENT A CE QUE RIEN NE VIENNE BLOQUER LES PUISSANTES POMPES. CI-DESSUS : UN ÉGOUTIER SUR UNE PASSERELLE. DEUX AUTRES CONTROLENT L'ÉCOULEMENT DANS LE COLLECTEUR DE CLICHY.

CET OUVRIER A DÉJA PASSÉ SOUS TERRE BIEN DES ANNÉES. DEUX ÉGOUTIERS RÈGLENT LEURS LAMPES DE SURETÉ. AU-DESSUS D'EUX, LES CABLES TÉLÉGRAPHIQUES ET TÉLÉPHONIQUES.





POUR L'ÉGOUTIER COMME POUR LE MINEUR LA LAMPE EST UN INSTRUMENT DE TRAVAIL ESSENTIEL. LE MODÈLE ADOPTÉ L'A ÉTÉ AFIN DE PROTÉGER CES OUVRIERS CONTRE LES DANGERS D'EXPLOSION OU D'INCENDIE AUXQUELS ILS SONT EXPOSÉS.



CES VISITEURS SUIVENT AVEC INTÉRÊT LES EXPLICATIONS QUE LEUR FOURNIT L'ÉGOUTIER QUI LES PILOTE DANS CE TRONÇON DE COLLECTEUR. CI-DESSOUS : LE CURAGE D'UN DES PETITS ÉGOUTS OU LES OPÉRATIONS MANUELLES DEMEURENT ENCORE NÉCESSAIRES. LA, SEULEMENT, ON POURRAIT ÉVOQUER « LES MISÉRABLES ».

Mais ces canaux de drainage n'étaient que de simples tranchées à ciel ouvert. Ce n'est que sous Charles VI que le prévôt des marchands, Hugues Aubriot, fit construire rue Montmartre un canal voûté. Cet homme de bien, dont une petite rue du Marais conserve le souvenir, ne fut imité que fort lentement. Il fallut attendre Turgot et le XVIII[e] siècle pour que changeât vraiment l'aspect des choses.

A ce moment, en 1737, Turgot entreprit de transformer le ruisseau de Ménilmontant, cet « égout de ceinture » — ainsi l'appelait-on — qui empoisonnait le voisinage de ses émanations, à tel point que toute construction en devenait impossible. L'extension de la ville vers le nord-ouest en était empêchée.

Transformation mémorable, mais presque sans lendemain. Il fallut le choléra de 1832, qui fit de nombreuses victimes, pour qu'on se décidât enfin à agir vigoureusement. Alors on imagina de border les rues de trottoirs et de reporter sous ces trottoirs les bouches d'égout. Le ruisseau central disparaissait des rues ; les chaussées prenaient un profil bombé et des bornes-fontaines étaient placées. En même temps les travaux souterrains progressèrent à vive allure : de 1832 à 1836, 8 kilomètres nouveaux d'égouts *par an*. D'Hugues Aubriot au début du XIX[e] siècle on en avait bâti environ 5 kilomètres *par siècle*.

En 1851 un grand progrès devint possible, un ingénieur du service municipal ayant montré qu'en adoptant d'une manière générale la forme ovoïde déjà en usage à Londres pour les galeries de petites dimensions on pouvait agrandir de manière importante la section intérieure des égouts sans qu'il en résultât une augmentation proportionnelle du cube des maçonneries et par conséquent du prix de revient.

BELGRAND, CRÉATEUR DU RÉSEAU MODERNE

L'événement décisif dans cette partie de l'histoire administrative de la capitale se place cependant en 1852. Le 26 mars, en effet, parut un décret-loi qui imposait l'obligation d'établir des branchements particuliers pour conduire aux égouts publics les eaux pluviales et ménagères en provenance des habitations. Jusqu'alors ces eaux continuaient à s'écouler à ciel ouvert. Afin de respecter la loi nouvelle il fallut aménager un réseau général d'évacuation. Ce fut l'œuvre de Belgrand, qui obéit dans son plan à deux idées maîtresses : incorporer dans le nouveau réseau les galeries déjà existantes et empêcher toute contamination de la Seine par le déversement d'eaux résiduaires.

Vers 1865 avait été établi rue de Rivoli, parallèlement à la Seine, le premier collecteur du type dit « à cuvette ».

Belgrand pensa que plutôt que de prolonger ce collecteur mieux valait couper la boucle de la Seine. Il décida donc de construire un ouvrage qui, partant de la place de la Concorde, aboutirait dans la Seine vis-à-vis d'Asnières (d'où le nom de collecteur d'Asnières). D'autre part, il fit établir le collecteur du nord, qui débouche en Seine à Saint-Denis, et pour la rive gauche le collecteur dit de la Bièvre, qui traverse la Seine en siphon à la Concorde.

Le projet Belgrand constitue ce qu'on a nommé l' « épine dorsale » du réseau actuel d'égouts. Avant de décrire celui-ci, résumons les progrès dus à Belgrand. En ce qui concerne l'assainissement de la capitale, ils étaient énormes. Sur 7.500 hectares que Paris couvrait alors, le drainage complet de 6.550 hectares était assuré. Quant au réseau d'égouts proprement dit, il atteignait 620 kilomètres en 1878, à la mort de Belgrand, contre 228 en 1860, et il s'étendait sur 964 kilomètres quand, en 1894, une loi créa le tout-à-l'égout.

LES ÉGOUTIERS AU TRAVAIL

Actuellement les eaux recueillies dans les égouts parisiens sont acheminées vers Saint-Denis par le collecteur du Nord, et vers Clichy par les trois collecteurs respectivement nommés de Clichy, d'Asnières et Marceau. L'ensemble du système souterrain est réparti en bassins qu'on peut comparer à des régions fluviales, chaque bassin étant axé sur un grand collecteur. Aussi bien, les égouts ne sont pas seulement des organes d'évacuation. Ils reçoivent aussi les conduites de distribution d'eau, les fils télégraphiques et téléphoniques, les tubes pneumatiques, les canalisations de distribution d'air comprimé. Les égouts, pour répondre à ces multiples exigences, sont obligatoirement partout accessibles et aussi largement ventilés. On sera sans doute surpris d'apprendre que l'air des égouts est de composition sensiblement identique à l'air des rues et qu'on y trouve même une quantité moindre de bactéries.

Les eaux des égouts charrient, selon leur provenance, des matières diverses. Quantité de déchets sont aussi projetés par les bouches des trottoirs. Il est indispensable d'empêcher la fermentation des produits véhiculés par les eaux usées et d'assurer l'écoulement de celles-ci. Parmi les matières transportées les sables et les graviers se déposent en cours de route. La tâche des égoutiers est de les amener dans des bassins dits de « dessablement » constitués par un approfondissement d'un mètre environ dans la cuvette du collecteur. Là les sables sont extraits à l'aide d'engins mécaniques. Pendant l'opération, et pour la rendre plus facile, les eaux sont généralement dérivées par une galerie latérale.

Différents engins ont été imaginés pour assurer un curage efficace des galeries. L'eau doit arriver dans les cuvettes à une vitesse d'environ 2 mètres seconde pour chasser les dépôts qui s'accumulent. Cette vitesse est obtenue grâce à des retenues d'eau sur 0 m. 50 de hauteur. Ces retenues sont créées à l'aide de vannes qui, selon le gabarit du collecteur, sont montées sur bateaux ou sur wagons, ou « trues », roulant sur des rails latéraux.

Travail pénible pour les ouvriers qui l'effectuent. Il leur faut, à mesure que l'eau s'échappe de la vanne, draguer énergiquement de manière à former à l'avant de l'engin une sorte de dune qu'on refoule vers les bassins. Cette dune se déplace lentement et son déplacement règle l'avance de l'engin de curage.

Afin de soulager les égoutiers on a modifié les wagons-vannes par l'adjonction d'une béquille qui accélère le curage en assurant au maximum le refoulement. On a surtout étendu l'emploi du wagon-boule, dont la marche est semi-automatique. La boule sert aussi au nettoyage des siphons, qui assurent sous la Seine la jonction des collecteurs. Ces siphons sont des tubes circulaires dont le diamètre varie entre 0 m. 40 et 1 m. 80. On fait passer à l'intérieur une boule en bois dont le diamètre est légèrement inférieur à celui des tubes. La boule suit le courant en laissant passer l'eau en pression à la partie inférieure de l'ouvrage et en chassant tout devant elle.

Pour les petites galeries, les ouvriers doivent compléter le nettoyage commencé par les chasses d'eau automatiques. Les fortes pluies, qui accompagnent souvent les orages, augmentent considérablement le volume des eaux à évacuer et exposent certains points aux dangers d'inondation. Des déversoirs rejettent directement dans la Seine le trop-plein. En outre, trois usines, place Mazas, à Auteuil et quai d'Austerlitz, assurent le relèvement des eaux d'égout provenant des zones basses.

Le personnel qui assure ce service de curage et d'entretien est réparti entre cent treize équipes. Elles comprennent, avec les égoutiers, des cimentiers, qui effectuent les petites réparations, et les ouvriers chargés de l'entretien du matériel, qui sont souvent obligés de descendre eux aussi dans les égouts et de travailler sur place.

Tous passent ainsi sous terre une bonne partie de leurs journées. Et c'est sous terre qu'ils vont endosser leurs vêtements de travail et chausser les bottes qui leur donnent une physionomie si particulière. Ils le font dans des sortes de postes situés en différents points de la ville et qui portent un nom qui semble fait pour servir de titre à un roman léger : chambre de rendez-vous. Du moins l'administration s'efforce-t-elle de doter ces chambres d'installations qui rendent moins pénible la vie professionnelle des travailleurs des égouts. C'est aussi pour les préserver contre les dangers qui résultent de jets d'essence dans les galeries que les égoutiers ont été munis d'une lampe spéciale à flamme protégée.

On jette beaucoup d'objets par les bouches d'égout, nous l'avons dit. Pendant l'occupation on y a jeté des armes ; on y a jeté des projectiles des grenades. Danger pour les ouvriers qui les ramassaient au cours de leurs tournées. Double danger, car l'occupant accusa fréquemment les ouvriers de trafiquer des armes qu'ils recueillaient et sous cette prévention deux égoutiers furent fusillés.

ROGER DARDENNE.

(A suivre.)

L'ancien champion Salamano (en veston) et Peyroleo, chef des services voitures de la firme de Turin, présentent la nouvelle Fiat 1400, en bordure du lac d'Avigliano.

UNE NOUVELLE VOITURE QUI CARACTÉRISE PARFAITEMENT LE STYLE EUROPÉEN

La nouvelle voiture que viennent de mettre en fabrication les usines Fiat de Turin mérite d'être considérée comme la meilleure expression actuellement réalisée de la « voiture européenne ». Elle réunit en effet des perfectionnements jamais employés jusqu'ici et qui influent profondément sur son comportement.

Qu'on ne se méprenne pas sur nos intentions. Nous pensons que, dans le domaine de l'automobile, la venue de cette voiture marque une date. Nous avons examiné le véhicule à Turin, fait le tour des chaînes de montage de plus de 600 mètres de longueur (Fiat emploie 60.000 personnes), auxquelles les plus récentes machines-outils fournissent des pièces usinées avec une précision irréprochable, soumis la voiture à des essais qui ont duré plusieurs jours. Nous résumerons simplement, et en toute objectivité, ce que nous avons vu. Au surplus, le fait qu'il est pratiquement impossible de vendre la voiture en France nous met parfaitement à l'aise.

Nous avons parlé de voiture européenne répondant à des besoins et à des possibilités qui ne peuvent être les mêmes qu'aux Etats-Unis. Par rapport aux voitures américaines nous demanderons : un moindre encombrement, une consommation d'essence plus réduite, mais un confort et une vitesse supportant la comparaison.

On sera donc conduit à l'adoption d'un moteur à haut rendement, c'est-à-dire susceptible de développer une puissance suffisante avec une cylindrée assez faible. Car lui seul permettra un allégement des organes de transmission. Quant à la voiture même, elle sera évidemment de la formule « carrosserie-coque », qui apporte le bénéfice d'une rigidité plus grande à poids égal que si l'on emploie le procédé du châssis-cadre constituant le support d'une carrosserie séparée. Or la rigidité est la condition première d'une bonne tenue de route. La « coque » est d'ailleurs utilisée dans la construction française par toutes les voitures de grande série : Citroën, Renault, Peugeot et, demain, Simca.

C'est aux occupants de cette « coque » qu'il va falloir s'efforcer de donner le maximum de confort. Une suspension rationnelle, une direction précise et à action rapide, donc démultipliée avec circonspection, on est arrivé précédemment à les réaliser de façon satisfaisante ! Restait cette précieuse qualité : le silence. Ici, tout est difficulté : le « petit » moteur à soupapes en tête, tournant vite, est plus bruyant et a tendance à vibrer davantage qu'un « gros » moteur, plus lent, le plus souvent à soupapes latérales. Comble de disgrâce, la « coque » est une parfaite amplificatrice de sons et de vibrations.

A mon sens, c'est dans ce domaine que Fiat vient d'apporter les plus importants progrès. Avec l'aide de ses laboratoires, célèbres à juste titre, et après des essais pratiques effectués sans trêve depuis 1946 sur des prototypes, on a fait la chasse à toutes les vibrations en n'hésitant point à expérimenter les solutions les plus audacieuses.

C'est ainsi qu'entre le moteur et les roues arrière qu'il commande nous ne verrons pas s'intercaler moins de trois dispositifs absorbeurs de vibrations. C'est d'abord l'oscillation du bloc moteur complet — avec son embrayage, sa boîte des vitesses et même son tuyau et son silencieux d'échappement — monté sur trois ressorts hélicoïdaux, dont deux entourés par un manchon de caoutchouc ; on trouve ensuite, entre la sortie de l'arbre de la boîte des vitesses et l'arbre de transmission, un joint amortisseur où domine l'action de blocs de caoutchouc ; enfin, et pour la première fois, le demi-arbre de transmission est constitué par une barre de torsion, entourée elle-même par un organe anti-vibrateur formé d'un tube, avec interposition entre barre et tube de deux manchons en caoutchouc.

Détails ? Que non pas ! Car cette souplesse qu'ils procurent dans la transmission aux roues de l'impulsion brutale du moteur a une action qui n'est point négligeable sur la diminution du patinage des roues motrices sur le sol. C'est ainsi que Salamano, l'ancien champion, seul survivant de l'équipe Nazzaro, Bordino et Giacone, nous a fait gravir à allure de course une côte en lacet. Il n'est pas douteux que les rétablissements dans les virages étaient facilités par cette progressivité de la réaction des roues sur le sol. Et dans les essais d'accélération, départ arrêté, alors que les roues arrière « arrachaient » beaucoup moins le sol que lors d'essais effectués avec des voitures de puissance comparable, le 30 à l'heure est atteint en trois secondes, soit une bonne seconde de moins qu'avec ces autres voitures.

Entre autres innovations, la nouvelle Fiat possède un pare-brise courbe assurant au conducteur un vaste champ de visibilité. A gauche les deux grands cadrans sont les thermomètres d'eau et d'huile ; a droite, compteur de vitesse. Au centre du tablier un emplacement est réservé a la radio et sur le tablier se trouve un dispositif de climatisation et de dégivrage. Le levier de changement de vitesse est placé sous le volant a droite. A gauche, manœuvre des flèches de changement de direction avec retour automatique et demi-cercle de commande d'avertisseur. Contre la carrosserie, a gauche, la poignée du frein a main agissant sur la transmission.

Le caoutchouc, qu'on sait maintenant rendre indifférent à tous les agents qui étaient autrefois ses ennemis, a d'ailleurs été très largement employé dans la nouvelle voiture. On le trouve intercalé dans le levier à deux pièces de la direction, où il absorbe les vibrations engendrées par les inégalités de la route ; aux articulations de la barre compensatrice de la suspension arrière, transformée ainsi en suspension à flexibilité variable ; aux liaisons de commande des vitesses (commandes sous le volant, fixe, et aboutissant à la boîte, dont nous avons dit qu'elle suit les mouvements d'oscillation du moteur), comme butoirs de suspensions, comme soutien du premier demi-arbre de transmission, etc.

Sans entrer dans le détail des descriptions mécaniques, signalons pourtant quelques particularités : le moteur ultra-moderne, 4 cylindres 83×66 (1.395 centimètres cubes, développant 45 CV à 4.400 tours-minute), les évents refroidisseurs des tambours de frein, le dispositif de climatisation et dégivrage par air pris à l'extérieur et envoyé dans la voiture, chauffé ou non, par ventilateur électrique à vitesse réglable, le rappel mécanique automatique des flèches de changement de direction, etc. La carrosserie est à quatre ou six places, chaque banquette mesurant plus de 1 m. 30. La voiture pèse, à vide, mais avec roue de secours et outillage, 1.120 kilos.

Enfin, les essais que nous avons effectués ont donné les principaux résultats suivants :

Le kilomètre (aller et retour) à la moyenne de 126,315. Consommation sur autoroute (100 kilomètres à la moyenne de 95,325) : 10 l. 100 ; sur un parcours varié comprenant 22 kilomètres en ville et 50 sur route (dont une mauvaise route de côte en lacet), à la moyenne sur route de 75 à l'heure : 8 l. 769 aux 100 kilomètres.

Enfin, en ce qui concerne l'accélération, départ arrêté, on atteint la vitesse de 100 kilomètres à l'heure au bout de 500 mètres environ (en effet, départ arrêté, on est à 100 à l'heure en 30,85 secondes, alors que les 500 mètres sont couverts en 35,25 secondes).

Un dernier exemple, qui devrait bien être suivi : sur le tableau de bord, quatre cadrans sont sous les yeux du conducteur. Les deux plus grands ? L'un (évidemment) est celui de l'indicateur de la vitesse, l'autre indique la température de l'eau de refroidissement et celle de l'huile de graissage. On a pensé que l'automobiliste devait principalement surveiller deux choses : la route (donc la vitesse de sa voiture) et son moteur (par les températures de l'eau et de l'huile). Voilà qui est sainement juger.

Dans la voiture on trouve à tout instant les preuves de l'expérience, celle de Fiat, datant fort exactement de cinquante années.

Six personnes, plus de 125 à l'heure, 10 litres aux 100 kilomètres, une suspension, une tenue de route, une direction (trois tours du volant pour aller d'un braquage à l'autre), un freinage irréprochables, une visibilité parfaite (glaces courbes à l'avant et à l'arrière) et, par-dessus tout, le bienfaisant silence... N'est-ce pas là, comme nous le disions au début de cet article, une formule caractérisant parfaitement la voiture européenne de grande série ?

Maurice Philippe.

L'INAUGURATION DU PREMIER TRONÇON ÉLECTRIFIÉ DE LA LIGNE PARIS-LYON

LE TRAIN SPÉCIAL ARRIVE A DIJON. — M. LE CHANOINE KIR, DÉPUTÉ DE LA COTE-D'OR, ET M. PIERRE TISSIER, PRÉSIDENT DE LA S. N. C. F., AFFRONTENT LES OPÉRATEURS DES « ACTUALITÉS ». — M. ARMAND, DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA S. N. C. F., ASSISTÉ DE MM. GARREAU ET VAUBOURDOLLE, PRÉSENTE LA COMMANDE CENTRALISÉE DES SOUS-STATIONS.

Le 15 mars dernier, M. Pierre Tissier, président de la S. N. C. F., accompagné par MM. Louis Armand, directeur général, et Bourrel, secrétaire général, inaugurait le premier tronçon électrifié, Saint-Florentin-Dijon, de la ligne Paris-Lyon. Un train spécial, à vapeur au départ de Paris, emmenait de nombreuses personnalités — parmi lesquelles M. Dorges, secrétaire général du ministère des Travaux publics, représentant M. Chastellain, et M. P. Bolotte — chef de cabinet de M. G. Bidault — ainsi que les représentants de la presse, qu'il conduisait à Laroche; là, une puissante locomotive électrique de 5.000 CV attendait le train, dont elle allait remorquer les 600 tonnes jusqu'à Dijon, avec un arrêt à Saint-Florentin pour permettre la visite d'une des dix-neuf sous-stations qui alimentent en courant continu à 1.500 volts la grande section électrifiée.

Le voyage d'aller était effectué à vitesse raisonnable, bien que le train, après avoir attaqué à 75 kilomètres à l'heure la rampe longue de 30 kilomètres qui conduit au point culminant de la ligne (altitude 405 mètres), eut la coquetterie de traverser la gare de Blaisy à 120 à l'heure, pour descendre ensuite à toute petite allure sur Dijon, qui était atteint à la minute même fixée par l'horaire.

LES AVANTAGES DE LA COMMANDE CENTRALISÉE

A Dijon un arrêt de deux heures était consacré à la visite des installations des deux commandes centralisées: celle de la circulation des trains et celle des sous-stations.

La première a été décrite dans un précédent numéro de cette revue. On sait qu'elle permet à un seul aiguilleur de diriger, depuis Dijon, les trains circulant sur les deux voies de la section Blaisy-Dijon, les trains pouvant utiliser chaque voie dans l'un ou l'autre sens. L'aiguilleur de la commande centralisée de la circulation manœuvre à distance toutes les aiguilles et tous les signaux en actionnant de petits boutons dont chacun établit un itinéraire entre deux bifurcations successives. La manœuvre de six boutons permet donc à l'aiguilleur de tracer la voie d'un train sur les 27 kilomètres de la section qu'il contrôle.

La commande centralisée des trains, combinée avec le block-system automatique, garantit une sécurité absolue et donne en outre une souplesse extraordinaire à l'exploitation de la section à double voie la plus chargée et la plus délicate de la ligne Paris-Lyon. Le nombre des trains qui parcourent cette ligne de bout en bout varie de 110 à 160 par jour suivant la saison, non compris les trains de banlieue et les omnibus ; si bien que cette artère exceptionnelle, longue de 512 kilomètres, assure le trafic le plus fort d'Europe, sinon du monde entier.

L'autre commande centralisée de Dijon est celle des dix-neuf sous-stations qui s'échelonnent entre Laroche et Chalon-sur-Saône. Les autres sections, au nord (Paris-Laroche) et au sud (Chalon-Lyon), sont contrôlées respectivement depuis Paris et depuis Lyon. A Dijon, une vaste salle en hémicycle groupe les commandes à distance et les contrôles de manœuvre de chaque sous-station; ainsi la volonté d'un seul opérateur, se substituant aux initiatives individuelles du personnel autrefois réparti dans les sous-stations, coordonne le travail et répartit la charge au mieux en tenant compte de la situation des trains sur la ligne. Economie de personnel, gain de rendement, et, là encore, grande souplesse de manœuvre au moment d'une pointe de trafic ou d'un incident de circulation.

Après une visite rapide de ces deux installations, qui font honneur aux ingénieurs qui les ont conçues et aux constructeurs qui les ont réalisées, le train du retour devait faire connaître aux invités de la S. N. C. F. les possibilités de la traction électrique. La dernière-née de la S. N. C. F., la locomotive CC 7001, qui, après de brillants essais à 160 kilomètres à l'heure l'automne dernier, a été mise en service régulier sur Paris-Toulouse, soit un parcours quotidien de 1.430 kilomètres, avait quitté pour un jour les lignes du Sud-Ouest. S'attelant à notre train de dix voitures, elle l'emmenait de Dijon à Laroche en 1 h. 26, montre en main, à la vitesse moyenne de 111 kilomètres, avec quelques pointes à 140 kilomètres à l'heure suivies de légers coups de frein pour revenir à une allure plus réglementaire, la vitesse maximum de la ligne étant encore fixée à 120 kilomètres à l'heure.

L'ÉLECTRIFICATION, SOURCE D'ÉCONOMIE

Faut-il en conclure que l'objet essentiel de cette électrification est de permettre des performances telles que Paris-Dijon en 2 h. 55 ou Paris-Lyon en 4 h. 50 avec des rapides lourds remplaçant les autorails d'avant guerre ? Non, l'électrification apporte avec elle la régularité, la puissance, la vitesse... et la propreté. Mais sa raison profonde, c'est l'économie. Dans une courte allocution, très vivement applaudie, M. le directeur général Armand a tenu à le souligner.

L'électrification de Paris-Lyon économisera chaque année 600.000 tonnes de charbon de qualité, indispensables à notre métallurgie et à ses fours à coke. En contre-partie, elle consommera par an 400 millions de kilowatts-heure, qui représenteraient 200.000 tonnes de charbon de basse qualité s'ils devaient être entièrement fournis par des centrales à vapeur. Cette économie des deux tiers tient à la différence de rendement entre les puissantes installations des centrales modernes et les petites usines que sont les locomotives à vapeur.

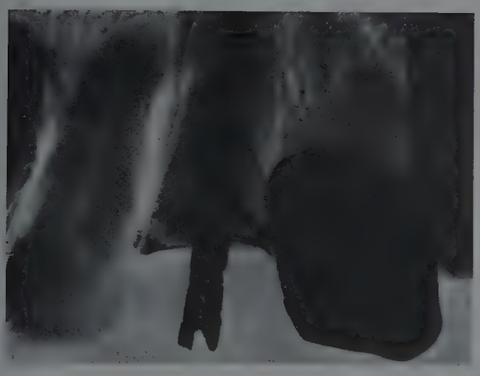
Mais plus du tiers de l'énergie électrique consommée sur Paris-Lyon sera fourni par des centrales hydro-électriques. La production d'un seul des cinq groupes de Génissiat suffira à alimenter tous les trains de la ligne. Ainsi, l'économie réelle du charbon atteindra 470.000 tonnes par an.

Et, en raison de l'importance du trafic ferroviaire pendant la nuit, l'énergie électrique de traction sera consommée, pour les deux tiers, entre 8 heures du soir et 8 heures du matin, c'est-à-dire aux heures creuses, où la consommation domestique et industrielle est la plus faible, donc au moment où les centrales à vapeur sont en veilleuse et où les barrages débitent à vide. A l'économie de charbon réelle s'ajoutera une importante récupération de kilowatts ; l'électrification fera donc gagner sur les deux tableaux.

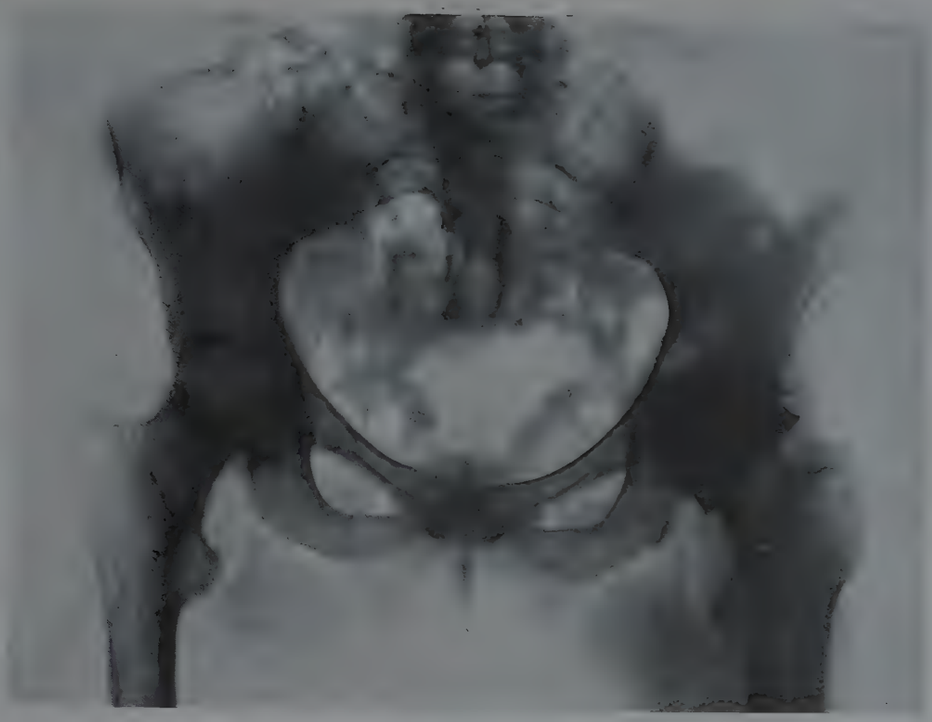
Et M. Armand a conclu en rappelant que dans tous les pays d'Europe l'électrification des chemins de fer est considérée comme la solution d'avenir qui s'impose. Non seulement les pays qui importent du charbon, l'Italie et l'Espagne, équipent leur réseau, mais la Belgique et la Hollande, pays exportateurs, ont d'importantes électrifications en cours. L'Angleterre elle-même s'engage dans cette voie, tant il est vrai que la traction électrique constitue la meilleure utilisation possible des charbons de mauvaise qualité.

Ainsi les avantages de l'électrification sont-ils aujourd'hui reconnus par tous les pays, et la France doit se féliciter de l'œuvre magnifique que constitue l'équipement de Paris-Lyon, dont Laroche-Dijon est une première étape, qui sera bientôt suivie par celle de Paris-Laroche à l'automne prochain.

ROBERT BARJOT.

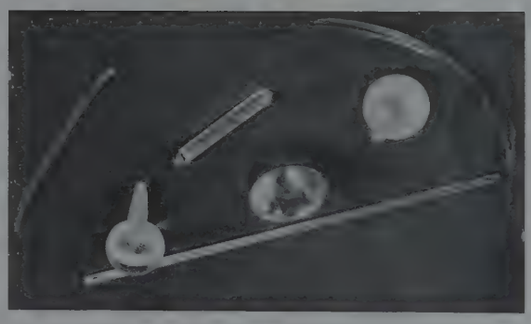


Prothèse dentaire : la photographie du haut montre, en avant d'une dent en métal, une dent en matière plastique. En dessous, sur la radio, dent en métal, opaque aux rayons X, et dent en plastique. Seul le pivot est visible.



La malade, a qui ont été appliquées ces pièces de rechange, marche sans canne. D'un coté, sa tête fémorale est coiffée d'une coupe opaque en vitalium; de l'autre coté, elle est remplacée par une pièce en résine acrylique, qui offre la caractéristique d'être complètement transparente aux rayons X. Ci-contre, pièces de rechange en matière plastique. Toutes sont remarquables par leur légèreté. Le poli des surfaces contribue a leur bonne tolérance.

(Cliché du professeur Padovani.)



MÉDECINE MODERNE - PIÈCES DE RECHANGE

Les pièces de rechange lorsqu'elles doivent s'adapter à la machine humaine prennent le nom de pièces de prothèse. L'usage en est fort ancien. On n'a d'abord connu que la prothèse externe, bien symbolisée par le pilon de bois de l'amputé de jambe ou de cuisse. Plus tard est venue la prothèse interne ou prothèse perdue, qui est définitivement incluse dans l'organisme et doit faire exactement corps avec lui. Les matériaux les plus divers : le métal, la porcelaine, la résine synthétique, sont employés. De fait, les substances synthétiques, les alliages métalliques sont les substances les plus utilisées parce qu'elles réunissent les deux propriétés fondamentales qu'on demande au matériel de prothèse : la légèreté et l'inaltérabilité.

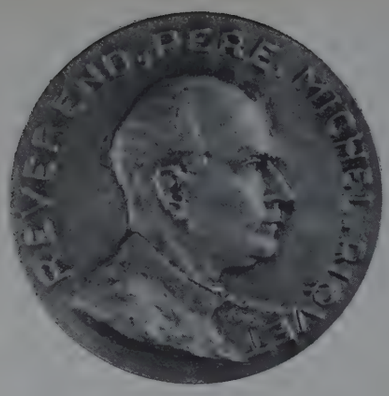
La prothèse externe nous donne déjà depuis longtemps des jambes articulées qui sont si merveilleusement adaptées que parfois seul l'aveu du blessé peut nous faire admettre la vérité. Les constructeurs ont réalisé dans la fabrication des appareils des progrès considérables, les matériaux nouveaux n'ayant rien perdu des qualités de résistance des anciens, cependant qu'ils gagnaient le plus souvent en légèreté, créant ainsi des possibilités nouvelles de tolérance. Malgré cela ces appareils exigent toujours de leurs porteurs, au début, un effort d'adaptation et, par la suite, il persiste un facteur de gêne ou au moins de fatigue qu'on ne peut jamais éliminer complètement.

Médecins et ingénieurs ont réalisé le miracle des miracles : des mains artificielles. L'utilisation réelle de tels appareils suppose des conditions multiples et qui ne sont réunies qu'assez rarement. Il faut au minimum, sur le plan anatomo-physiologique, un moteur ostéo-musculaire en bon état, qu'on a cherché parfois dans les mouvements respiratoires mais qu'on trouve beaucoup mieux dans l'existence d'un bon moignon susceptible de « cinématisation ». C'est ainsi qu'on désigne les interventions complexes qui, par exemple, tendent à individualiser les deux os de l'avant-bras en laissant à chacun d'eux un appareil moteur, musculo-nerveux, indépendant. Une fois la cinématisation achevée, il existe, au lieu d'un, deux moignons, l'un cubital, l'autre radial, tournant autour du précédent. C'est sur ces moignons que se fixent les gaines qui supportent l'appareil. Ce dernier, sous l'influence des gestes volontaires du blessé, transforme le mouvement de rotation du radius sur le cubitus en un mouvement de pince ou « d'opposition » qui est le mouvement fondamental de la main. Il faut dès lors de la part du blessé une très grande volonté : des mois passeront avant qu'il ait acquis la maîtrise de son appareil, et pendant tout ce temps rien ne doit le décourager ; à ces conditions seulement il tirera le meilleur parti des nouvelles possibilités qu'on lui a procurées. C'est le problème le plus difficile, celui de la réadaptation. On a donné à cette réadaptation le nom un peu étrange de « réhabilitation » et il est certain qu'il faut beaucoup de temps, beaucoup de patience et beaucoup d'efforts pour que le blessé retrouve une certaine habileté.

Certaines hernies sont si grosses que la paroi du malade ne peut plus fournir l'étoffe suffisante pour les contenir ; qu'importe ! une pièce de nylon peut y pourvoir. C'est déjà là de la prothèse perdue. La prothèse fixe, sinon perdue, se trouve surtout dans la prothèse dentaire : dents à pivot métallique et à corps en émail ou en résine acrylique. Ces dents connaissent une grande vogue, justifiée souvent par de brillants résultats. Comme dans le bridge classique, ces dents font corps avec la mâchoire, mais, implantées chacune pour leur propre compte dans la racine même de la dent perdue, elles se substituent parfaitement à elle.

Les réalisations les plus remarquables de la prothèse perdue concernent les substitutions osseuses ; on peut acheter chez le bon faiseur le corps entier d'un os, taillé aux mesures, seules les deux extrémités sont « d'origine ». Chez un autre sujet, c'est l'extrémité de l'os qui sera artificielle. Le meilleur exemple est donné par l'extrémité supérieure du fémur, si profondément altérée dans les arthrites chroniques de la hanche. Normalement la surface articulaire est lisse et glissante, la capsule articulaire est souple et mobile. Vienne l'arthrite, la tête du fémur devient irrégulière et rugueuse, ne s'adapte plus à la cavité iliaque qui doit normalement la recevoir, la capsule s'épaissit, s'enraidit, se charge de salcaire, s'ossifie en quelque sorte, et le malade souffre et boite bas. Le chirurgien va refaire, de toutes pièces, une articulation coxo-fémorale. Deux éventualités sont réalisables. Dans l'une le chirurgien ampute largement la tête du fémur devenue inutilisable et lui substitue tout un segment d'os impeccable, mais entièrement taillé dans la résine acrylique ; dans l'autre il se contente de modeler l'os de son patient et de le ramener à des dimensions limites puis, comme on ne peut lui faire confiance pour l'avenir, de le coiffer d'une « cup » en « vitalium », alliage inaltérable dans lequel le cartilage et la chaux se trouvent avantageusement remplacés par le molybdène et le chrome. Certains aciers spéciaux ont également été employés avec succès. Le poli parfait de ces substances permet aux nouvelles articulations ainsi formées une douceur et une ampleur de mouvements que les malades avaient oubliées depuis longtemps. Ces opérations sont devenues courantes entre les mains des spécialistes. Il est plus rare de voir changer le corps, c'est-à-dire la partie moyenne d'un os long, mais cela se voit, et dans ce domaine nous pressentons être loin des limites du possible.

R. J. Moline.



AVERS DE LA MÉDAILLE FRAPPÉE PAR LA MONNAIE A L'EFFIGIE DU R. P. RIQUET, CONFÉRENCIER DE NOTRE-DAME D'APRÈS LA MAQUETTE DE M^lle LANDRY.

AU REVERS : LE CADUCÉE, CONFÉRENCE LAËNNEC, LES BARBELÉS RAPPELLENT MAUTHAUSEN, ET NOTRE-DAME, LES CARÊMES DE 1945 A 1950.

CONFÉRENCES DE CARÊME

PAR LE PÈRE RIQUET

Pour la cinquième fois, cette année, le R. P. Riquet est remonté dans la chaire de Notre-Dame de Paris, qu'il occupe après une lignée d'éminents orateurs sacrés. C'est en 1835 que l'abbé Lacordaire inaugura les Conférences de Notre-Dame, auxquelles il devait, d'emblée, donner tant d'éclat. Devenu dominicain, il devait les reprendre en 1848. Dans l'intervalle on avait entendu pendant dix ans (1837-1847) le R. P. de Ravignan, de la Compagnie de Jésus, et l'abbé Plantier.

Parmi les successeurs de Lacordaire on voit alterner les dominicains tels les RR. PP. Monsabré et Janvier, qui occupèrent chacun la chaire de Notre-Dame pendant près de vingt ans, et les jésuites : le R. P. Félix, le R. P. Pinard de la Boulaye, le R. P. Panici. La liste des conférenciers de Notre-Dame comprend aussi les noms du R. P. Loyson, du R. P. Sanson, de M^gr Baudrillart, de M^gr d'Hulst, de M^gr Chevrot.

Depuis 1946, appelé par le cardinal Suhard, le R. P. Riquet prêche le carême en la cathédrale. C'est un Parisien, né le 8 septembre 1898. Son père était peintre et il eut pour parrain Louis Dimier, historien d'art et journaliste. Au petit séminaire de Versailles, il eut pour professeur de philosophie Jacques Maritain et pour condisciple M. Dejean, qui devint ambassadeur de France. Entré en 1920 dans la Compagnie de Jésus, ordonné prêtre en 1928, il dirige la Conférence Laënnec, qui groupe, on le sait, des étudiants en médecine et dont le soixante-quinzième anniversaire tombe précisément cette année. La guerre le trouve adjudant-chef de pionniers et ajoute deux citations à celle qu'il avait déjà gagnée en 1918. Puis de 1940 à 1944, tout en se livrant à la prédication à Saint-Séverin et à Saint-Léon, il milite activement dans plusieurs organisations de résistance, si activement qu'il est arrêté par la Gestapo, déporté à Mauthausen puis à Dachau, d'où les Américains le libérèrent. Un ordre exprès du général Leclerc le fit rapatrier. On sait que le R. P. Riquet prêcha à Chaillot le 7 juillet 1945, devant une foule immense, au cours de la messe de la Paix. Ses conférences rassemblent sous les voûtes de Notre-Dame des foules attentives et leur retentissement est grand au delà du monde catholique, dans tout le public cultivé. L'éminent prédicateur a bien voulu répondre à quelques questions que nous lui avions adressées.

Le but final du cycle de mes Conférences ?

Evidemment, la plus grande gloire de Dieu, *Ad majorem Dei gloriam,* conformément à la devise de mon père saint Ignace. Mais, plus précisément, l'objectif de ce cycle de conférences inauguré en 1946, *Face aux ruines,* et qui se poursuit cette année, *Face aux athéismes,* est de définir l'attitude fondamentale du chrétien dans un monde bouleversé par une effroyable guerre, menacé de l'être encore, en proie à d'inquiétants délires collectifs, soumis à des propagandes écrasantes. Or une seule et même attitude doit permettre au chrétien d'affronter chrétiennement les problèmes nés de la guerre et de l'après-guerre : une attitude d'amour. Aimer encore, aimer quand même les hommes, tous les hommes, les plus proches d'abord, nos frères de France, mais, à travers ceux-là, tous les autres, tous fils de Dieu, tous aimés de Dieu, comme nous-mêmes !

Quelles catégories de faits ai-je envisagés pour en tirer des conséquences pratiques adaptées à la mentalité d'après guerre ?

D'abord, les *ruines,* non pas matérielles seulement, mais psychologiques, morales, spirituelles. Seul l'amour permet de reconstruire. La haine tend toujours à détruire. Elle empoisonne et asphyxie toute vie sociale, tout effort collectif. Puis les réalités économiques, l'*argent.* Ensuite les problèmes d'hygiène, de sexualité, de respect de la vie. L'an dernier, le *pouvoir* dans ses formes domestiques, économiques, politiques. Enfin, cette année, le fait de l'athéisme, celui des masses et celui des intellectuels.

Devant chacune de ces catégories de faits et de problèmes, *face aux Ruines, face à l'Argent, face à la Vie, face au Pouvoir, face aux Athéismes,* l'attitude du chrétien demeure attitude d'amour, c'est-à-dire compréhensive, bienveillante, mais non moins clairvoyante, agissante, tendue vers les réformes nécessaires, les réalisations efficaces, pour le plus grand bien de tous, dans le respect de chaque âme, de chaque personne humaine.

A qui s'adressent ces Conférences ?

Autant que possible à tous ceux qui m'écoutent. Or ils sont infiniment divers. Un curé doyen m'écrivait hier : « Si vous saviez quels sont ceux qui vous écoutent, vous seriez stupéfait et, peut-être, effrayé. » De fait, les lettres, les échos qui me parviennent confirment cette assertion. Dans les plus lointaines campagnes, dans les *courées* de Roubaix-Tourcoing, dans les *corons* des pays noirs, comme dans ce bourg du Finistère, où se tissaient jadis les voiles de la marine royale, comme à Auteuil ou à Passy, à Strasbourg ou à Marseille, des princes et des humbles se mettent à l'écoute des Conférences de Notre-Dame. Parmi eux, les mécréants, les libres penseurs, les athées, les « laïcs » ne sont ni moins nombreux ni moins attentifs que les chrétiens, catholiques ou protestants. A tous je voudrais rendre accessible, séduisant, compréhensible le message d'amour du Christ Jésus.

En prenant pour titre *le Chrétien face aux Ruines,* etc., ai-je prétendu donner le chrétien en exemple ou seulement justifier sa position dans le monde moderne ?

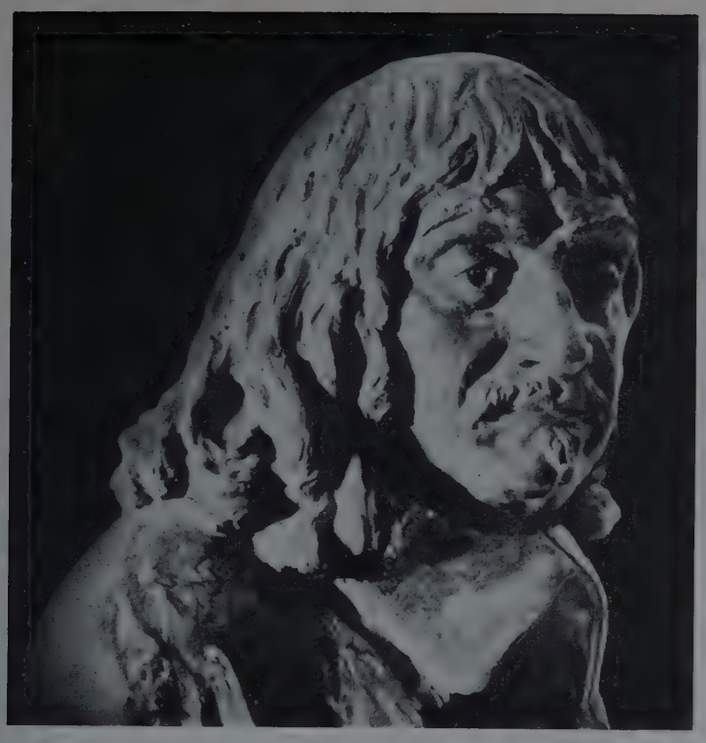
Très exactement, je voudrais définir et justifier ce que *doit* être la position du chrétien dans le monde moderne. Mais, ce faisant, je ne puis manquer de souligner que de nombreux chrétiens adoptent, *en fait,* des positions qui ne sont pas celles que recommandent ou prescrivent l'Evangile et le commentaire authentique qu'en donne l'Eglise, notamment dans les encycliques pontificales. Par là, ces conférences visent un double résultat : présenter aux incroyants le vrai visage du christianisme et fournir aux chrétiens le thème d'un loyal examen de conscience sur leur comportement dans le monde d'aujourd'hui.

La répercussion de ces Conférences ?

Dieu seul peut connaître celle que je souhaite le plus : la conversion des âmes à une vie intégralement chrétienne. Cependant, il arrive chaque année qu'on reçoive l'émouvante confidence d'âmes touchées, éclairées, converties, à l'occasion des Conférences de carême. C'est la meilleure récompense d'un prédicateur apostolique. Mais, en deçà de ce résultat le plus désiré, il y a d'autres répercussions dues à l'ampleur de la diffusion radiophonique. Des mouvements d'opinion se produisent en sens divers, des réactions, parfois vives, se manifestent. Ce fut le cas, par exemple, lors du carême sur *le Chrétien face à l'Argent,* très apprécié par un grand nombre qui n'étaient point des fidèles, fort critiqué par certains catholiques, mais chaleureusement approuvé par beaucoup d'autres, non moins bons chrétiens, mais, sans doute, plus compréhensifs ou plus généreux. En tout cas, l'essentielle approbation ne m'a jamais fait défaut, celle du regretté cardinal Suhard, qui, par cinq fois, me choisit pour prêcher le carême dans sa cathédrale, comme celle de son successeur, S. Exc. M^gr Feltin, qui a ratifié le choix de son prédécesseur.

La résonance internationale des Conférences ?

Il ne faut rien exagérer. Cependant, je serais ingrat en ne rendant pas hommage à la ferveur et à la fidélité de l'auditoire invisible à l'écoute des Conférences de Notre-Dame, en Suisse, en Belgique, en Hollande, au Luxembourg, voire en Espagne, en Italie et en Angleterre. Cette année, la Radiodiffusion française a réussi à les retransmettre par ondes courtes sur l'Amérique du Sud, où elles atteignent un large public, attentif et sympathique, le même qui, en 1948, m'accueillait si nombreux et chaleureux à Santiago, à Valparaiso, à Buenos-Aires, à Montevideo, à Rio de Janeiro, à Sao Paulo et à Bello Horizonte. A quoi il faut ajouter le succès rencontré principalement par les traductions italienne, espagnole, portugaise et slovaque, qui ont été faites de ces Conférences. (Les traductions anglaise et allemande sont en cours de publication.)



SURVIE DE DESCARTES

Le 11 février 1650 René Descartes mourait d'une pneumonie, à Stockholm, où l'avait appelé l'admiration de la reine Christine. Or il semble que l'Europe ait éprouvé le besoin, non seulement de commémorer le tricentenaire de cette mort, mais encore de prendre à nouveau la leçon de maître en évoquant son exemple :

« Il est rare qu'un pays étranger célèbre un de nos grands écrivains avec autant de solennité que si c'était le sien. » Ces mots, le professeur Gustave Cohen les écrivit après avoir assisté, à Amsterdam, comme représentant officiel du gouvernement français, aux cérémonies qui marquèrent les fêtes du tricentenaire. Il est vrai que celui qui devait être nommé le « prince de l'Entendement » vécut et travailla plusieurs années en Hollande, dans un pays, dit-il, « où, parmi la foule d'un grand peuple fort actif et plus soigneux de ses propres affaires que curieux de celles d'autrui », il put jouir des fruits de la paix et de la solitude « sans manquer d'aucune des commodités qui sont dans les villes les plus fréquentées ».

Mais, par la presse, la radio ou quelque assemblée solennelle, Londres et Moscou apportèrent aussi leur hommage. A Berlin, encore, M. François-Poncet rappela aux étudiants allemands qu'en novembre 1619, à Wurtsbourg, sur le Danube, naquit la pensée essentielle de la doctrine cartésienne, dont l'auteur a pour héritier légitime l'homme libre du XX^e^ siècle.

En France, la Société littéraire et artistique de Touraine organisa une soirée non loin des lieux qui virent naître le philosophe. Plus récemment, la Sorbonne était le théâtre d'une cérémonie officielle. A Poitiers, enfin, où Descartes passa devant la Faculté son baccalauréat et sa licence en droit, une série de « journées universitaires » doivent se clore, fin avril, par une importante manifestation.

Unissant par avance dans une allocution radiodiffusée cette gerbe d'hommages, M. Jaime Torrès-Bodet affirmait, au nom de l'organisation culturelles des Nations Unies : « L'U. N. E. S. C. O. se garde d'oublier le message le plus profond de Descartes : l'idée que la vérité ne saurait être obtenue que par un homme qui sait d'abord se rendre maître de lui-même et se définir comme esprit en face d'un monde matériel qu'il domine en le comprenant. »

UNE CONCEPTION NOUVELLE DE LA PHILOSOPHIE

Un tel langage rappelle en tout cas, de façon exacte, l'attitude même du sage, ce qui fait à la fois sa grandeur et son extraordinaire situation de novateur, de maître à penser. En effet, de l'œuvre cartésienne se dégageait une nouvelle conception de la philosophie, une vue originale, haute, efficace, dont les conséquences ne sont pas épuisées aujourd'hui. En posant successivement l'intelligence et son objet, c'est-à-dire la « raison » et la « matière étendue », distinctes l'une de l'autre, l'auteur des *Méditations* définissait la pensée par la conscience ; mais, surtout, il affirmait d'un coup, clairement, et pour ainsi dire violemment, des principes et une hypothèse de travail par lesquels il enjambait les siècles. Les hommes, jusqu'alors, avaient cherché dans la nature le jeu de volontés inconnues, et dans la vie, l'effet d'une force mystérieuse ; en réduisant, par le seul fait de la méditation, toute matière, inerte ou non, à de l'étendue analysable, Descartes amorçait un effort direct donnant prise immédiatement sur tous les objets, y compris les vivants. De cette attitude ou, pourrait-on dire, de cette attaque nouvelle de l'univers par l'homme dépendait une forme d'esprit et de civilisation.

Certes, avant Descartes des tentatives avaient été faites en vue d'une étude des phénomènes, analogue en un sens à ce que nous entendons communément aujourd'hui lorsqu'on proclame l'utilité de l'observation des faits naturels. Mais, Galilée excepté, les hommes qui avaient cherché l'objet dans l'expérience ne s'étaient pas assurés du moyen d'intégrer celle-ci dans une pensée nettement définie. Les travaux demeuraient empiriques, au sens fort du terme.

Galilée, pourtant, qui représente la génération d'avant Descartes, avait senti le besoin de l'expérience comme correctif du raisonnement et la nécessité d'un principe immuable qui aurait permis d'en exploiter les données. Bertrand Russell raconte avec humour comment Galilée, jeune, s'appliquait à contredire ses collègues de l'Université de Pise. Ceux-ci « affirmaient, par exemple, d'après la physique d'Aristote, qu'un corps pesant 10 livres met dix fois moins de temps qu'un corps pesant 1 livre pour parcourir dans sa chute une distance donnée. Aussi monta-t-il un matin sur le sommet de la tour penchée de Pise avec deux projectiles, dont l'un pesait 10 livres et l'autre, 1 livre ; et au moment même où les professeurs se livraient avec dignité, devant leurs auditoires respectifs, à l'exposé de leurs théories il attira sur lui leur attention et lança les deux poids du sommet de la tour à leurs pieds. Les deux poids touchèrent le sol en même temps. » (Bertrand Russell). Mais cela ne suffisait pas et, au fond, cela ne prouvait rien. Aussi Galilée va-t-il beaucoup plus loin lorsque, devenu vieux, il utilise le principe d'inertie et proclame que *les mathématiques sont la langue universelle dans laquelle est écrit l'univers*. En cela il remonte au principe et, comme le remarque André Bridoux, il pense comme pensera Descartes.

LA TABLE RASE OU DÉMOLIR AVANT DE CONSTRUIRE

C'est ici, en effet, qu'intervient notre philosophe, et il déblaie royalement la voie de toute recherche en plaçant au départ de l'étude, non pas l'expérience elle-même, mais l'*idée* qui rend possible toute expérience. Il n'est pas question de poursuivre dans l'une ou l'autre direction les tentatives amorcées ; il s'agit, par un acte de volonté égal à l'effort d'entendement, d'avoir à la fois l'inspiration et le courage nécessaires pour faire table rase et repartir avec les seules forces d'une raison qui s'éprouve. Il faut démolir avant de construire et vider l'univers de tout ce qu'on y avait mis jusqu'alors : le secret du monde ne doit pas être cherché ailleurs que dans une assurance de vérité dont l'*évidence* est la marque. C'était dire que toute science postulait un principe à partir duquel pouvaient clairement jouer les idées. Le modèle de cette science existait : *c'étaient les mathématiques*. Mais il y avait lieu d'en tirer un petit nombre de règles applicables à tout objet de recherche, à condition que la substance dont est pétri l'univers soit, elle aussi, de nature mathématique ou mathématisable. Or c'est là ce que Descartes affirme à la suite d'une démarche solitaire au cours de laquelle il fonde la valeur de l'instrument du savoir : *la raison comme substance pensante*.

Le *Discours de la méthode* a rendu populaire le premier pas du philosophe hors du doute initial. Le célèbre « Je pense, donc je suis » permet de séparer radicalement la substance pensante et la substance *étendue*. La pensée est tout entière connue par son propre effort, et tout ce qui n'est pas elle se réduit à de la pure étendue. Du coup, l'*unité de la matière* est affirmée, tandis que les corps, quels qu'ils soient, sont dépouillés de toute pensée mystérieuse, de toute volonté étrangère. Plus encore, tout ce qui tombe sous les sens n'est qu'apparence : un morceau de cire, fraîchement tiré de la ruche, n'a de vérité ni par sa forme, ni par sa couleur, ni par son odeur ; il ne peut être confondu avec les différents aspects qu'il peut revêtir à nos yeux. Le connaître, c'est prendre conscience des actions qu'il subit, des relations extérieures qu'il soutient avec les autres portions de l'étendue. Telle est la base de ce mécanisme, qui délivre le chercheur d'avoir à poursuivre, dans l'opium, par exemple, cette « vertu dormitive » que raillait Molière. Les corps — et tout d'abord le nôtre — sont étendue et ne sont qu'étendue.

« Vue profonde, remarque Alain, le plus cartésien de nos contemporains, qui délivre à jamais la physique, non seulement des « âmes » ou des « désirs » cachés dans les choses, mais encore de toutes les qualités comme telles. Rien n'est inhérent au corps ; tout dans le corps est relation. »

UNE MÉTHODE QUI DEMEURE VALABLE

Assuré de sa méthode et des affirmations initiales, Descartes se met au travail, développe mathématiquement ses raisonnements et peut assurer que toute sa physique n'est que géométrie. Mais il ne néglige ni l'observation ni l'expérience, à charge pour lui d'en réduire les résultats à des « idées claires et distinctes ».

Mathématicien, physicien, anatomiste, Descartes fut encore l'initiateur de la psycho-physiologie. Son *Traité des passions*, s'il nous choque par nombre d'expressions ou d'affirmations aujourd'hui dépassées, est cependant un modèle d'ouvrage utile pour développer en chacun le souci d'une hygiène mentale. Descartes y montre que l'âme n'est pas logée dans le corps « ainsi qu'un pilote en son navire », les mouvements du corps n'ayant pas moins d'influence sur les passions de l'âme que celles-ci n'en ont sur les mouvements du corps. Le but du philosophe est d'ailleurs d'éclaircir ces « rapports de fait » qui existent entre la physique et le moral, et il faut entendre dans un sens très large cette résolution qu'il note à la fin du *Discours de la méthode :* « Je dirai seulement que j'ai résolu de n'employer le temps qui me reste à vivre à autre chose qu'à tâcher d'acquérir quelque connaissance de la nature qui soit telle qu'on en puisse tirer des règles pour la médecine, plus assurées que celles qu'on a eues jusqu'à présent. »

Son but, pratiquement, est l'équilibre que peut procurer à l'homme une connaissance exempte de passions jointe à une conduite rationnelle.

De l'édifice proprement scientifique construit par Descartes, peu de choses sans doute subsistent aujourd'hui. Mais sa méthode est toujours formatrice et ouverte à l'avenir. Elle a permis cette vue neuve de la nature où l'homme se retrouve en face de lui-même, c'est-à-dire en face de son propre effort. « Evidence », « analyse », « synthèse » et « dénombrements » entiers (c'est-à-dire classifications et séries) ont apporté à chaque époque le moyen de pousser plus loin les hypothèses et d'amorcer de nouveaux travaux. Il serait dangereux et vain d'admettre que ces règles sont désormais périmées. La pensée raisonnable n'a pas cessé de se définir par la responsabilité et l'esprit d'examen.

Jean Miquel.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

A chacun selon sa faim

Nous avons enfin découvert un jeune auteur dramatique. Il s'appelle Jean Mogin, et sa première pièce, *A chacun selon sa faim,* a été montée au théâtre du Vieux-Colombier par le plus enthousiaste, le plus doué aussi de nos jeunes metteurs en scène, Raymond Hermantier. On se félicite d'autant plus de cette rencontre qu'elle est due à un organisme officiel. C'est, en effet, la direction des Arts et des Lettres qui, sur l'avis de la Commission de l'Aide à la première pièce, a retenu *A chacun selon sa faim* et a confié l'œuvre à Hermantier en lui donnant les moyens de la présenter au public. Bravo !

Je ne dirai pas que ce drame en deux parties soit sans défauts. Je ne lui reprocherai pas non plus d'être un peu immobile, statique, encore que cette critique soit justement celle qu'on lui pourrait faire. Ce qu'il y a de particulièrement réconfortant dans le cas de M. Jean Mogin, c'est que sa première manifestation nous révèle moins une œuvre qu'un écrivain de théâtre, un homme appelé sans conteste à s'extérioriser par le dialogue, un créateur pour qui le mode d'expression spécifique n'est pas le roman, ni le poème, ni l'essai, mais le spectacle qui se donne sur une scène par la voix des acteurs. On ne trouve dans *A chacun selon sa faim* ni mollesse de langue ni bavardage. Chaque réplique fait balle, parce qu'elle est lourde de sens, riche de suc, et il est curieux d'observer que telle ou telle scène, sans nous apporter tous les éléments souhaitables de progression dramatique, d'enrichissement psychologique, se laisse néanmoins entendre sans un moment d'ennui. A la vérité, il en faut toujours revenir à une notion trop oubliée de nombreux auteurs d'aujourd'hui : il ne saurait y avoir d'auteurs dramatiques valables qui ne soient, en même temps et d'abord, de valables écrivains.

Il nous plaît, en premier lieu, chez M. Jean Mogin, qu'il ait choisi un sujet difficile, un sujet qui, comme ceux de Racine, pourrait tenir en trois lignes. Maria de Mello, Portugaise de vingt ans, a créé un ordre de religieuses contemplatives qui ne relève que du Saint-Siège. Elle chasse le chapelain du couvent, qui se trouve être le curé du village voisin, parce qu'elle le juge indigne. Les villageois ne tardent pas à attribuer à cette abbesse hérétique la responsabilité d'un orage qui détruit leurs moissons. Avec la complicité tacite de l'évêque alerté par le chapelain expulsé, ils mettent le feu au couvent. Maria, demeurée seule, mourra.

L'action, située vers la fin du XIXe siècle, s'est passée, paraît-il, en réalité, il y a quelques années. L'auteur n'a évidemment pas pris souci de vérité historique, et le mysticisme héroïque de sa protagoniste est beaucoup plus espagnol que portugais. Nous ne lui en ferons pas grief. Ce qui compte dans son propos, c'est la hauteur de la passion, la rigueur du dessein, la pureté désespérée de l'exigence. Maria de Mello est une âme tout d'une pièce, une flamme qui veut tout consumer autour d'elle. Persuadée de la grandeur de sa mission, elle ne trouvera de repos que dans la mort. Elle fait un peu penser à un Port-Royal qui aurait pris ses consignes chez les cathares. Et, de fait, tout doit plier dans son entourage, le curé cauteleux, le coadjuteur orgueilleux, ses religieuses soumises à une règle de fer et qu'elle absout elle-même en confession. Sa personnalité est si forte, sa volonté si implacable qu'elle éteint les autres. Paysans, religieuses, ce gouverneur de la province qui fut son fiancé et qui s'efforce en vain de la sauver, évêque, coadjuteur, curé sont réduits par son rayonnement, tout ensemble surhumain et inhumain, à l'état d'ombres falotes et lui servent pour ainsi dire de repoussoirs.

Comment Maria en est-elle venue à cette conception tragique de sa mission terrestre, à ce fanatisme furieux qui prétend couper de tout rapport avec l'homme, même revêtu d'un caractère sacré, sa petite communauté de nonnettes éperdues ? M. Jean Mogin ne nous le dit pas, et c'est la principale faiblesse d'une œuvre dont on ne peut que louer d'autre part la tenue et l'accent. Il peint la crise et néglige de nous dire ce qui l'a provoquée. Voilà pourtant ce que nous voudrions savoir. Aux questions de son ex-fiancé, la terrible fille ne répond que par des phrases obscures, en sorte que la pièce est construite sur un postulat. C'est une erreur que M. Mogin ne devra plus commettre, s'il veut justifier les espoirs autorisés par cette première pièce qui semble annoncer une belle carrière.

Je n'ai plus maintenant qu'à féliciter Raymond Hermantier pour la façon magistrale dont il a servi son texte. On lui doit à la fois la mise en scène, les décors et les costumes. C'est dire qu'il est un homme de théâtre complet. Le décor du couvent, avec ses grilles, sa lourde porte à judas, ses cellules ouvertes de chaque côté de la scène, son harmonie en blanc et noir, est aussi sobre que suggestif. Celui du palais épiscopal est peut-être plus saisissant encore. Sur un fond sombre, un grand christ descend des cintres, et l'atmosphère est créée. La mise en scène comporte, elle aussi, plus d'une trouvaille, qu'il s'agisse du premier tableau, où les religieuses apparaissent, dos tourné au public, dans leurs robes blanches et les bras en croix, ou des deux tableaux de l'auberge vivement coloriée.

Quant aux interprètes, presque tous inconnus, il a su les grouper dans un ensemble cohérent, et c'est le meilleur éloge qu'on lui puisse faire. Il les conduit lui-même à la bataille, dans le rôle limité du coadjuteur, avec son autorité habituelle. J'accorderai une mention spéciale à Mlle Muriel Chaney, aux yeux immenses, qui, dans le rôle de Maria, a montré une fièvre froide, une beauté de glace brûlante qui ont fait une vive impression.

Voilà un spectacle auquel on souhaite de tout cœur le plus grand succès.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

La Corde

Aux yeux du spectateur, *la Corde* apparaîtra sans doute comme un bon film policier, de la qualité à laquelle Alfred Hitchcock nous a habitués depuis longtemps. La couleur ne constitue guère une nouveauté, d'autant plus qu'à l'exception des reflets alternativement verts et rouges d'une réclame au néon dans l'épisode final elle est utilisée avec une discrétion louable, mais peu attrayante : « La plus grande difficulté dans l'emploi du Technicolor, a déclaré avec humour le réalisateur, consiste à atténuer les couleurs. » Sans doute, la pièce de Patrick Hamilton offre des perspectives psychologiques qui mériteraient d'être analysées (le mobile dont les meurtriers ne cessent de faire état n'est manifestement pas le vrai, qui se laisse deviner) mais l'adaptation les a escamotées avec adresse, redoutant la censure, de sorte qu'elles ne retiennent pas l'attention.

Pourtant, *la Corde* marque incontestablement une date dans l'histoire du cinéma, par l'emploi d'une nouvelle technique de la mise en scène. Le dialogue a été répété par les acteurs pendant dix jours avant la première prise de vue. Au lieu des trois à quatre cents plans que comporte ordinairement un film de cette longueur, celui-ci n'en comprend que dix, qui durent chacun de neuf à dix minutes, c'est-à-dire la longueur d'une bobine de pellicule. Bien entendu, pendant ce temps, la camera, loin d'être fixe, ne cesse d'aller et de venir ainsi que de panoramiquer. Les spécialistes seuls se rendront compte des problèmes extrêmement compliqués d'éclairage, de manœuvres et de décors que cela pose. Il suffira de savoir aux profanes qu'il fallut également dix jours de préparation à l'équipe technique pour mettre au point un système de repérage qui donnât satisfaction.

Deux décors identiques avaient été construits sur le même plateau : les opérateurs répétaient sur l'un tandis que les acteurs répétaient sur l'autre, car il n'eût pas été possible de le faire simultanément sur le même.

Le tournage prit dix-huit jours, au rythme d'un jour de répétition par bobine, suivi d'un jour pour l'enregistrement, plus cinq jours pour refaire les bobines qui ne donnaient pas satisfaction du point de vue de la couleur.

Alfred Hitchcock ne fait pas mystère qu'il recourut à cette méthode pour des raisons d'économie budgétaire et que finalement il n'y gagna rien. Il insiste sur le point qu'elle se justifiait pour un sujet qui se déroule dans un seul décor et sans interruption. Elle ne lui paraît pas généralisable, sauf pour des séquences isolées, et il nous a appris qu'il y avait recouru dans *les Enchaînés,* où la scène d'amour entre Cary Grant et Ingrid Bergman tient un plan de près de 200 mètres.

Du point de vue esthétique, qu'y gagne le film ? Incontestablement une continuité plus frappante que dans un découpage ordinaire. Même quand les personnages sortent du champ, nous conservons le sentiment de leur présence. A cet égard la scène où la servante débarrasse le couvercle du coffre, faisant peser une menace sur les meurtriers, dont nous entendons seulement la conversation, est particulièrement saisissante. D'autre part, s'il devient nécessaire de faire appel à des acteurs de théâtre (à cause de l'entraînement de leur mémoire), de recourir uniquement aux dialogues de profil et de face (faute de pouvoir faire appel au champ et au contre-champ) et d'habituer les comédiens à marcher sur l'appareil sans le regarder (au lieu que celui-ci vienne toujours à eux), le système accorde plus d'autonomie à l'interprétation, qui cesse d'être étroitement asservie au metteur en scène. A cet égard, un vieux routier comme James Stewart en a tiré dans *la Corde* autant de bénéfice que les deux débutants prometteurs que sont John Dall et Farley Granger.

Dans « la Corde » un conflit oppose John Dall a James Stewart.

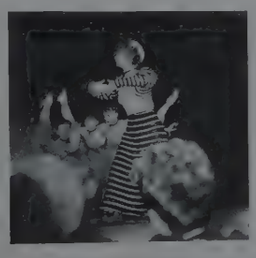
ROSEMONDE GÉRARD, POÈTE, ET SON PORTRAIT PAR CARO-DELVAILLE.

UN DES DERNIERS " SALONS " DE PARIS

IL règne un climat tout à fait particulier dans ce « salon », l'un des derniers, hélas ! de Paris. Les maîtres de maison, Mme Edmond Rostand et son fils, Maurice, le créent et en enchantent leurs amis. Elle : l'exquis poète, pleine de finesse, de charme, douée par les anges. Lui : doué plutôt par toutes les forces de la nature lyrique, sincère, défendant avec fougue et grand talent ses idées, s'emportant pour elles.

Ils avaient récemment convié, comme ils le font fort fréquemment, quelques-uns de leurs amis.

Roger Peyrefitte, qui partage son temps entre Paris et la Sicile, où il va travailler : « Venez dans ce pays en février, nous dit-il, c'est l'époque où les amandiers recouvrent l'île du merveilleux tapis blanc qu'ils portaient à leur faîte » ; Maria Le Hardouin, l'auteur de *la Dame de cœur*, bouclant moralement ses valises pour aller parler en Allemagne de la littérature féminine française ; Roland Dorgelès ; le grand Jacques Hébertot ; Gérard Bauer ; M. et Mme Kemp, encore enchantés de la soirée de *Louise* ; Jean Sylvain, qui a une pièce en répétition au Palais de Chaillot ; Robert Ochs ; François Valéry, fils de Paul Valéry, qui est doué d'une des plus remarquables intelligences de l'époque ; la comtesse de Montebello ; la comtesse de Marcellus ; la comtesse Jean de Polignac ; Marie Bell ; le comte de Noailles ; le prince R. de Faucigny-Lucinge ; S. Ex. M. de Souza Dantas, ex-ambassadeur du Brésil ; Mme Argyropoulos ; la ravissante Mme Naar ; le comte Guy de Kerveguen et beaucoup d'autres faisaient « conversation ». Cette conversation, qui fut une des plus productives richesses du XVIIIe siècle, dont le goût et l'art sont essentiellement français, n'a rien perdu de son charme ni de ses dons d'enchantement de la pensée et de l'esprit.



CI-DESSUS : LE BALLET DE PIERRE BERTIN « LA GRANDE JATTE ». EN HAUT, A DROITE : SUR UNE MUSIQUE D'OFFENBACH, SERGE LIFAR RÉGLA LA CHORÉGRAPHIE DU BALLET DEGAS.

A GAUCHE : JACQUES HÉBERTOT ET ROGER PEYREFITTE. A DROITE : LE COMTE DE KERVEGUEN, M. ROBERT OCHS, LA COMTESSE DE MARCELLUS.

MAURICE ROSTAND DEVANT SON PORTRAIT PAR Mlle DUFAU.

A LA GALERIE CHARPENTIER

POUR une belle fête, ce fut une belle fête ! Géniale idée qu'eut Raymond Nacenta d'accueillir, l'autre soir, à la Galerie Charpentier, l'œuvre de l'Entr'aide sociale batelière. Elle fut si appréciée, cette idée, que j'ai rarement vu à Paris une telle réunion mondaine, artistique et élégante. Le Tout-Paris dont on parle avait voulu — sinon pu — y être. Que de belles robes ! Celles de la baronne de Cabrol, de Mme Malard — si larges — celles de Mme Adrien Thierry, de la princesse Louis Murat, celles de la baronne de l'Espée, de la comtesse Saujust, de Thérèse Dorny... Sorties du sol comme par magie, un grand nombre de tables, de chaises, de lampes électriques transformaient la galerie en somptueux restaurant.

Les « Cent portraits de femmes » faisaient des murs un décor sublime.

Le spectacle fut digne du décor. L'Opéra nous fit un cadeau : l'avant-première du tableau des Mariniers sorti du ballet *La Grande Jatte* — un triomphe. Jacques Donai interpréta le plus joliment du monde, avec sa guitare, des ballades du XVIe siècle et des chansons de Prévert. Son succès fut tel qu'il dut croire un moment qu'il verrait naître le jour avant de pouvoir quitter la scène. L'orchestre permit à tout ce joli monde de faire du « sur place », car de danser il n'était pas question...

La nuit était bien avancée lorsque je suis rentrée ! Et pourtant les lumières n'étaient pas encore éteintes et l'on n'avait pas permis aux belles dames dans leurs cadres de reprendre leur vie paisible !

Comtesse GUY DE TOULOUSE-LAUTREC.

A GAUCHE : Mme LA GÉNÉRALE VANIER ET Mme A. THIERRY. AU CENTRE : Mmes DE GOURCUFF ET DE VIELCASTEL. A DROITE : LL. EE. LE GÉNÉRAL VANIER, AMBASSADEUR DU CANADA, ET A. THIERRY.

PETITES CHRONIQUES

AU FEZZAN

L'organisation intérieure du Fezzan, où se trouve un résident français, a été confiée, il y a peu, au bey Ahmed ben Sif Enaceur (Sif Enaceur signifie l'épée de la victoire). Le bey est un vieux guerrier qui avait conquis l'amitié du général Leclerc. Notre photo montre le bey portant la Légion d'honneur et le grand cordon du Nichan Iftikhar.

JOSEPH D'ARBAUD

Aix - en - Provence a fait d'imposantes obsèques au poète Joseph d'Arbaud, qui est sans doute présentement le plus grand nom du félibrige.

Fils d'une illustre poétesse provençale, il était né à Meyrargues en 1874. Avec Baroncelli il fonda la « Nacioun gardiano » et restitua dans sa pureté la tradition tauromachique. Il dirigea la revue *le Feu* et fut l'ami d'Emile Sicard, de Louis Le Cardonnel, de Joachim Gasquet. On cite volontiers parmi ses œuvres *la Bête du Vaccarès* et *le Laurier d'Arles*, que préfaça Mistral. Majoral du félibrige, membre de l'Académie d'Aix, Joseph d'Arbaud était chevalier de la Légion d'honneur.

A la fin de la cérémonie, le capitaine de la « Nacioun gardiano », Alphonse Arnaud (à cheval, à gauche), vient d'entonner l'hymne écrit par Joseph d'Arbaud pour « ses frères gardians », et que l'assistance reprend. Entre autres : de gauche à droite (à cheval) : le manadier Saurel, le gardian-poète Jaubert, le manadier Yonnet; en bas: le poète provençal Louis Malbos, conservateur du musée d'Aix-en-Provence, Mᵉ Frédéric Mistral neveu, capoulié du félibrige, le poète provençal Max-Philippe Delavouet.

CABINES INSONORES

L'administration des P. T. T. se propose de mettre en service des cabines téléphoniques qui, grâce à un revêtement spécial de l'intérieur, sont parfaitement insonores.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DES FINANCES :

Jacques Saint-Germain, *les Financiers sous Louis XIV* (Plon, 294 pages). A l'aide de pièces d'archives dont beaucoup sont inédites, l'auteur fait revivre, dans un récit plein de mouvement et de couleur, le monde de financiers, de traitants et de spéculateurs qui exploitèrent les difficultés budgétaires de l'Etat pendant les vingt-cinq dernières années du règne de Louis XIV. Il nous fait assister à la naissance de la fortune anonyme et vagabonde, au développement du capitalisme de spéculation.

Cette vaste fresque est centrée sur le personnage de Bourvalais, qui traita d'égal à égal avec les ministres et anima d'incroyables intrigues. Il avait le goût bien français de la terre ; acquéreur du domaine des Champs (entre bien d'autres), il y fit bâtir le château que devait habiter Mᵐᵉ de Pompadour et qui est aujourd'hui propriété de l'Etat. Il s'installa en 1706 place Vendôme : sa présence contribua à l'achèvement de la place, où financiers, parents de financiers et traitants enrichis s'aménagèrent des hôtels somptueux. Un satiriste interpella ainsi la statue de Louis XIV :

On voit sur le Pont-Neuf ton aïeul débonnaire,
Près du peuple qui fut l'objet de sa bonté.
Pour toi, des partisans le prince tutélaire,
A la place Vendôme - entre eux - on t'a placé.

Le Parlement s'émut de cette fièvre de spéculation. Bourvalais fut mis à la Bastille ; une Chambre de justice instruisit un procès monstre qui mit en cause huit mille inculpés et aboutit à cinq mille condamnations. Bourvalais réussit par une heureuse transaction — la dernière de sa vie — à sauver une partie de ses biens et à récupérer sa liberté. Absous par le Régent, il mourut en 1719.

Détail comique: la Chambre de justice s'était fait dépouiller de 150.000 livres par un de ses greffiers. Ce fut le coup de grâce pour ce « tribunal des purs et des durs... »

LA PROCÉDURE CRIMINELLE :

Jean Rolin, *Drogues de police* (Plon, 306 pages). Sous ce titre pittoresque l'auteur pose un des plus graves problèmes de notre époque : le droit de recourir à la narcose médico-légale pour arracher les aveux d'un inculpé. L'emploi du penthotal, le « sérum de vérité », a motivé la protestation du Conseil de l'Ordre des avocats et de la Société de médecine légale. M. Jean Rolin élève le débat : la société a-t-elle le droit de considérer la personne humaine comme un objet d'expérience ? L'usage des drogues de dissociation psychique met en effet en cause tous les principes de notre civilisation, qu'ils soient d'essence politique, philosophique ou religieuse. C'est un des aspects de l'intrusion de la science officielle, de la technocratie, dans toutes les circonstances de la vie actuelle.

Pour l'auteur, la technique d'avilissement de l'esprit est plus dangereuse encore, parce que d'une application quotidienne, que celle de la désintégration de la matière. Démantèlement de l'identité personnelle, éclatement de l'unité matérielle — les deux techniques s'apparentent. Elles illustrent tragiquement la précarité d'une civilisation qui abuse de la science pour le mal. Une proposition de loi a été déposée tendant à prohiber tout recours aux moyens d'investigation qui portent atteinte à l'intégrité de la personne humaine. C'est là, aux yeux de l'auteur, une mesure indispensable et dont la moralité contrasterait avec les méthodes du monde soviétisé en possession d'une psychotechnique de désagrégation mentale horriblement perfectionnée.

ALBERT MOUSSET.

DUCHESSE DE BRETAGNE

Au cours de leur fête annuelle, les Bretons de Paris ont élu la duchesse de Bretagne 1950. C'est à Mˡˡᵉ Madeleine Tigier, originaire de Saint-Malo, que la couronne est échue.

LUTTE CONTRE LA POLIOMYÉLITE

Atteinte de poliomyélite en Grande-Bretagne, Mˡˡᵉ J. Vidal, a été ramenée en France en avion par les soins de la Croix-Rouge. Elle avait été placée dans un poumon artificiel prêté par la Croix-Rouge américaine et constitué par une coquille de plexiglass ajustée à la poitrine de la malade par un entourage de caoutchouc mousse.

COURRIER MUSICAL

Un récital Cortot, et la foule accourt. La grève des transports n'a pas fait ce soir-là une place vide, et sur l'estrade, vibrante de chaleur, bourrée à craquer, un artiste majeur a su créer le recueillement et l'intimité. Impossible, en écoutant Cortot, de songer à ce que l'on appelle « la technique d'un morceau » ; il nous entraîne au delà de cette préoccupation, et la richesse pianistique, chez lui, se dépasse jusqu'à l'oubli. Son jeu, incisif, brillant, nerveux dans les *Etudes symphoniques*, plein de poésie ingénue dans les *Scènes d'enfants*, de pudeur et de sérénité dans les *Kreisleriana*, fixe en sonorités admirables tout le romantisme musical tel que nous l'aimons en Schumann : art sobre mais éloquent, dépouillé mais sans sécheresse, où l'émotion jaillit de la musique même et non de ce qu'on y ajoute. C'est là le langage de tact et de simplicité des grands maîtres qui repoussent toute emphase, toute littérature ; c'est celui que nous parle Cortot, poète du piano.

Puisque nous sommes au chapitre du piano, j'aime à dire combien le jeune Charlie Lilamand me semble, dans la génération des virtuoses qui montent, un des rares et vrais romantiques. Il a l'élan dans la maîtrise, le pathétique dans la retenue ; les trois concerti exécutés avec l'orchestre de la Société du Conservatoire sous la direction de Cluytens ont montré quel chemin il a parcouru en peu d'années. Il a gagné en mesure et en discipline, sans rien perdre de sa fougue et de son vigoureux tempérament musical. Il faudra se souvenir de l'interprétation du *Concerto pour la main gauche*, de Ravel ; elle compte comme une des plus marquantes de cette œuvre considérable.

C'est une belle pianiste aussi que Helena Costa, entendue au concert portugais de la Société philharmonique, avec son compatriote le baryton José-Eurico Lisboa (celui-ci d'un métier moins affirmé). Helena Costa n'est pas une inconnue ; Edwin Fisher avait déjà fait appel à son talent pour participer aux séances Bach, où elle fut acclamée avec Reine Gianoli.

L. MAURICE-AMOUR.

SCHWARZ-ABRYS

L'ANE ne monte pas au cerisier (fragments de vie, hallucinations d'un ALIÉNÉ).

DEBRESSE, éditeur

ENFIN une HISTOIRE DE L'AVIATION alors que jusqu'ici on n'a eu que des histoires sur l'Aviation. **GABRIEL VOISIN**

RAYMOND CAHISA

L'AVIATION D'ADER

et des temps héroïques

PRÉFACE DE ROBERT MORANE

ÉDITIONS ALBIN MICHEL
22, rue Huyghens, PARIS 14ᵉ

Un fort vol. in-8°, illustré de 74 documents en hélio et hors-texte : 780 fr.

Pour les spécialistes et le grand public, les adultes et les jeunes

LA NUIT DE L'UNION FRANÇAISE

La Nuit de l'Union française a été une fête fort élégante et très réussie au cours de laquelle on vit de ravissantes Antillaises portant le pittoresque costume de leur pays se mêler aux danseuses de ballet classique pour former l'aimable tableau que nous reproduisons.

COURRIER THÉATRAL

« C'était un ange ».

Il paraît qu'à la faveur d'une intrigue policière l'auteur, Dominique Vincent, a voulu mettre en scène quelques spécimens représentatifs de la société d'aujourd'hui. Mais, en dépit d'héroïques efforts, je me suis endormi au début du deuxième acte, et, si je dois m'excuser de cette défaillance, je ne puis arriver à la regretter. On se demande ce qu'une artiste aussi intelligente que M^lle Jandeline vient faire dans cette aventure saugrenue, et l'on croit honnête d'engager l'auteur, dont c'est la première pièce, à renoncer à un exercice pour lequel il paraît si peu fait.

La comédie de MM. Paul Géraldy et Robert Spitzer, *l'Homme de joie,* n'ayant pas épuisé son succès au théâtre de la Michodière, a été reprise au théâtre des Variétés, où elle poursuit sa carrière avec la même distribution. Seul M. Jean-Pierre Aumont, appelé par des engagements antérieurs, a été remplacé par l'excellent Bernard Lancret.

Y. G.

LES SPECTACLES

ATELIER
300e
LE BAL DES VOLEURS
300e
Comédie-ballet de
JEAN ANOUILH

ATHÉNÉE — THÉATRE LOUIS JOUVET
LA PRISONNIÈRE
d'Édouard BOURDET
LAURENCE AUBRAY avec PIERRE BLANCHAR LISETTE LANVIN
LOCATION 11 H. A 18 H.

MICHODIÈRE
FRANÇOIS PÉRIER
dans
BOBOSSE
d'ANDRÉ ROUSSIN

THÉATRE DES VARIÉTÉS
L'HOMME DE JOIE

NOUVELLES RELIGIEUSES

Au cours de son voyage à Londres, M. Vincent Auriol a décoré trois médecins anglais de l'hôpital français et trois des Sœurs françaises ainsi qu'une autre religieuse française qui dirige une école à Hitch Hill. L'hôpital français de Londres a quatre-vingts ans d'existence et plus de 1.200.000 malades y ont été soignés.

Une exposition consacrée à Georges Bernanos se tiendra jusqu'à fin avril à la Galerie Jean Loize, 47, rue Bonaparte, à Paris. Les documents exposés sont du plus haut intérêt, car il a été possible de retrouver dans la maison familiale de Georges Bernanos, à Fressin, dans le Pas-de-Calais, à moitié détruite par un bombardement, quantité de documents inédits sur l'enfance et la jeunesse du grand écrivain.

S. Em. le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, a remis, au cours d'une émouvante cérémonie, la croix de la Légion d'honneur à M^gr Bornet, évêque auxiliaire de Saint-Etienne. Dans son allocution, le cardinal Gerlier, après avoir rendu hommage au nouveau décoré, a montré la signification profonde de l'Année Sainte pour un monde qui, comme l'a dit Bergson, a besoin « d'un supplément d'âme ». M^gr Pion, curé doyen de Saint-Etienne, et M. le Préfet de la Loire prirent également la parole pour rendre hommage à M^gr Bornet et à son action.

La béatification de Dominique Savio

C'est un adolescent que S. S. Pie XII vient de faire monter sur les autels. Dominique Savio, dont la cérémonie de béatification a eu lieu le 5 mars dernier, avait, en effet, quatorze ans onze mois lorsqu'il mourut.

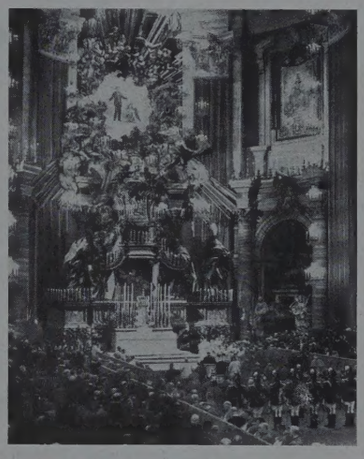
Né d'une famille modeste de travailleurs piémontais, le jeune Dominique fut remarqué par Dom Bosco, « le saint de la jeunesse ». Il entra dans son institut comme élève et bientôt groupa ses condisciples qui aspiraient au sacerdoce en une « Compagnie de l'Immaculée ». Il mourut en 1856, laissant autour de lui l'impression qu'il était un saint. Le pape Pie XI l'avait proclamé vénérable en 1933.

Le cardinal Spellman et un important groupe de pèlerins américains assistaient à la cérémonie.

A l'Institut catholique de Paris s'est tenu le Congrès de l'enseignement libre supérieur, qui réunissait les délégués de toutes les grandes universités catholiques de France : Lille, Angers, Lyon, Toulouse, et aussi de l'étranger, puisque Fribourg et Milan étaient représentées.

Dans son discours, S. Exc. M^gr Blanchet, recteur de l'Institut catholique de Paris, a déclaré notamment : « Les Instituts catholiques, dont la mission reste aujourd'hui plus importante que jamais pour proclamer la valeur d'une culture et d'un humanisme authentiques, doivent être des foyers de pensée chrétienne et se trouver à la pointe du progrès intellectuel. »

M. Jacquin, docteur ès lettres, vient de publier trois ouvrages. D'abord (chez Beauchesne), *Lettres à Bruno sur l'Eglise,* qui contiennent, sous forme de lettres à un étudiant, ce qu'il faut savoir de l'Eglise catholique. C'est aussi sous forme de lettres, *Lettres métaphysiques,* qu'il entreprend d'initier aux problèmes essentiels de la philosophie non seulement les lycéens, mais, d'une manière générale, le public cultivé. (Edit. de La Bonne Presse). Enfin, M. Jacquin a consacré (Lethielleux) une importante étude au sociologue italien Taparelli. De ces deux ouvrages, le premier a été couronné par l'Académie des sciences morales et le second par l'Académie française.

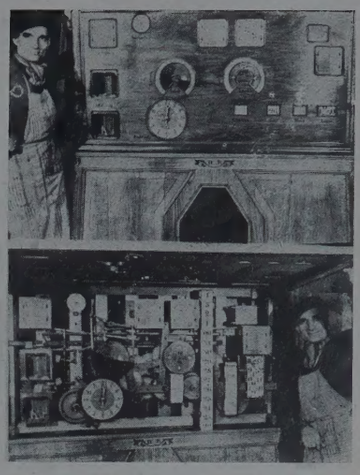


PANORAMA RADIOPHONIQUE

La première audition d'une symphonie que la Ville de Paris avait commandée à Georges Migot vient d'être offerte par la chaîne nationale ; elle manifeste ainsi sa haute qualité. Là, dans l'intimité du foyer, des pages qui n'ont encore jamais atteint les auditeurs s'insinuent, pénètrent, s'imposent, souveraines. Ce fut une belle soirée assurée par l'orchestre radio-symphonique. Tony Aubin était au pupitre, et il donnait aux musiciens une impulsion ardente et mesurée. La partition se prêtait à un jeu luxuriant de nuances variées. Sa substance est d'une attachante richesse, comme le sont toutes les pages du maître. Son inspiration facile se développe avec aisance. Il se meut parmi les sonorités comme un poisson dans l'eau. Une écriture contrapuntique savante marque de son sceau toutes ses compositions. Elle permet d'identifier aussitôt une partition de cet éminent artiste. En superposant les lignes mélodiques, il obtient plusieurs fils conducteurs qui tracent de vibrantes arabesques. Toutes les notes chantent, et chantent bien, dans l'œuvre nouvellement présentée, appelée à prendre une place de choix au répertoire. Le même programme comprenait notamment l'interprétation des *Nuits dans les jardins d'Espagne,* de Manuel de Falla, dont Jacqueline Schweitzer fut l'exquise interprète. Elle eut d'ailleurs du mérite, car le piano est ingrat en matière d'art radiophonique. Il y a certainement là une technique nouvelle à trouver ; les mixeurs chargés du dosage des timbres ont de la peine à lui donner une juste valeur. Le moindre excès de pédale provoque un écho, il se répercute longuement et couvre les autres instruments. Les sons, bizarrement déformés, perdent souvent leur pureté initiale. Par contre, le clavecin reste immuable ; le problème concerne donc les instruments à cordes frappées par des marteaux et non pincées par des becs de plume, ceux aux accords riches et non ceux aux accents plus modestes.

Marguerite Taos a exprimé quelques *Chants sauvés de l'oubli,* traduits par Jean Amrouche ; il s'agit de mélodies populaires, d'étranges mélopées kabyles, dont la monotonie relate les difficultés de la vie quotidienne. A les entendre on mesure mieux la peine du paysan qui a « semé un champ dans la plaine », effort qui lui a coûté des journées de travail dont le poids pesant se fait sentir en notes tombant lourdement. Il a, pour se distraire, la vue d'un « svelte palmier dans le ciel » et des oliviers qui l'entourent. Ces airs du terroir, simples et descriptifs, forment de véritables petits tableaux qui les apparentent aux haï-kaï japonais.

W.-L. LANDOWSKI.



CHEF-D'ŒUVRE DE SOURD-MUET

Après onze ans de travail un ébéniste de Tarbes, M. Dellé-Vedove, vient d'achever une horloge astronomique qui est une merveille. Elle est entièrement en buis et tout le travail a été fait à la main. Cette horloge est haute de deux mètres, large de 1 m. 60 et pèse 280 kilos ; 92 roues entrent dans son mécanisme et les panneaux représentent les phases de la lune, le lever et le coucher du soleil. Enfin les « portes du travail » s'ouvrent automatiquement de 8 à 12 heures et de 14 à 19 heures. Il est à noter que l'inventeur, M. Dellé-Vedove, est sourd-muet et que son instruction est rudimentaire.

DANS L'AUTOMOBILE

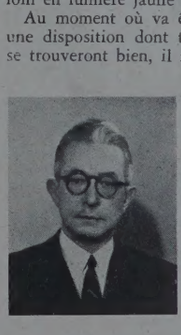
Lampes jaunes obligatoires

La fabrication et la vente des ampoules jaunes pour projecteurs d'automobiles étant redevenues normales, le ministère des Travaux publics annonce que prendra fin le 1^er avril la tolérance relative à l'emploi de lampes blanches dans ces appareils.

Les services de police et de gendarmerie veilleront à la stricte application de la loi.

C'est l'une des rares réglementations qui soit accueillie avec faveur par ceux-là mêmes à qui elle s'applique. Les usagers de l'automobile ont reconnu que l'éclairage « en jaune » diminuait la sensation d'éblouissement causée par le véhicule qui vient vers eux ; ceux qui circulent beaucoup de nuit savent également que la fatigue visuelle est moindre lorsque la route est éclairée à la lumière jaune ; enfin les essais comparatifs ont montré que, pour une même source lumineuse, l'obstacle était décelé de plus loin en lumière jaune qu'en lumière blanche.

Au moment où va être remise en vigueur une disposition dont tous les automobilistes se trouveront bien, il n'est que juste de rappeler qu'ils doivent ce progrès à deux Français : MM. Alfred Monnier et Marcel Mouton, docteurs ès sciences, qui pendant plusieurs années ont consacré tous leurs efforts, par les études en laboratoire et sur la route, les livres, les conférences, les démonstrations, à la victoire d'une thèse qu'ils savaient juste, abandonnant de plus au domaine public la licence gratuite des brevets qu'ils possédaient, de manière à n'apporter aucune entrave à l'application d'une mesure d'intérêt général.



A. MONNIER.

M. MOUTON.

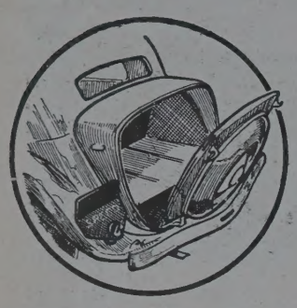
Nous avons une propension à considérer comme supérieur ce qui se fait à l'étranger. La réciproque n'est pas vraie. Sans quoi, l'obligation de l'emploi de la lumière jaune serait adoptée dans le monde entier. Un jour viendra peut-être...

Quoi qu'il en soit, pour une fois, des Français auront été prophètes en leur pays.

MAURICE PHILIPPE.

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

SPÉCIALITÉS SPEED



POUR les vacances de Pâques, pensez à doubler la capacité de votre coffre avec la malle arrière SPEED. Le difficile problème du transport des bagages sera ainsi résolu dans les meilleures conditions.

L'équipement SPEED est constitué par des accessoires de haute qualité qui amélioreront le confort et le rendement de votre voiture. Il comprend également :

— La triangulation SPEED, qui augmente la rigidité de l'avant de la Citroën T. A.
— Les roues en alliage spécial à haute résistance ;
— Le silencieux SPEED sans contre-pression ;
— Les pare-chocs aérodynamiques.
— L'avance variable et la pipe d'admission, qui procurent à la 4 CV Renault un rendement amélioré de 15 %.

Pour tous renseignements : ÉTABLISSEMENTS BRISSONNET ET Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. MAI. 87-40.

AUTOMOBILISTES PROTÉGEZ VOS ACCUS...

... en posant vous-même l'appareil chimique INOXYD ILFORD, déjà adopté par des milliers d'automobilistes.

Il supprime définitivement la sulfatation, n'exige aucun entretien et garantit un rendement 100 % des accus. En vente (155 fr.) chez tous garagistes et franco contre 180 fr. INOXYD, 16, rue de la Goutte-d'Or, Paris (18e). *Se méfier des imitations et contrefaçons.*

LE DERNIER VOILE TOMBE...

POUR la première fois « L'AUTOMOBILE » a « disséqué » pour vous le moteur de la 2 CV Citroën. Vous trouverez également dans ce Numéro d'Avril :

— Le moteur à injection équipera-t-il nos voitures dans un avenir prochain ?
— Compte rendu du Salon de Genève, riche de nouveaux modèles.
— Ce qu'il faut savoir de la course : organisation d'une épreuve, le laboratoire, le chronométrage, la vie du stand, etc.
— Suite de l'enquête internationale sur l'industrie automobile : Australie, Suède, Tchécoslovaquie, U. R. S. S.
— Toutes les informations du monde entier. La cote des voitures d'occasion.

En vente partout, à défaut franco 50 francs à L'AUTOMOBILE, 6, rue de Milan, Paris (9e). C. C. P. Paris 4026-13.

BAISSE EN T. S. F.

UNE baisse, oui... mais une vraie. Les ÉTABLISSEMENTS FRANCE-RADIO, 74, Faubourg-Poissonnière, Paris, sont en mesure d'expédier partout d'excellents postes contrôlés à 5.995 francs et des postes pour autos à 14.950 francs. Pour vous en convaincre, demandez la notice gratuite de leurs nombreux modèles et les conditions de crédit. Agents demandés.

Achetez ou Vendez d'Occasion AU « RÉPERTOIRE-AUTO » 5 % de commission

SUR simple lettre ou par téléphone vous recevrez immédiatement, sans avoir à débourser la moindre somme, la liste des voitures répondant au type et à la catégorie désirés. Si vous êtes vendeur, votre voiture sera enregistrée et proposée aux acheteurs.

RÉPERTOIRE-AUTO demande pour ses services — et seulement si la transaction aboutit — une commission de 5 %. 104, Champs-Élysées. ELY. 73-58 et 57-69.

GARDEZ UN CORPS JEUNE

JAMAIS il n'a été plus indispensable de demeurer jeune, alerte, svelte, apte à la lutte de tous les jours. Gardez intact le plus longtemps possible votre capital de jeunesse et de vitalité.

Un quart d'heure d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel

que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction de l'embonpoint, affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle.

Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, ADAMS TRAINER est l'appareil idéal pour l'exercice en chambre. Renseignez-vous. Gratuitement, vous recevrez la brochure *Beauté, Santé, Jeunesse*, en écrivant aux Établissements ADAMS, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (F. I.)

Démonstration à Paris : Éts ROSSI, 11, rue Molière (métro Palais-Royal).

L'ÈRE ATOMIQUE

C'EST, en effet, par l'apport d'un troisième atome à la molécule d'oxygène que les appareils OZONAIR produisent électriquement l'ozone.

Cet oxygène actif assainit l'air en détruisant les odeurs (cuisines, W.-C., tabac) et rend tonifiante l'atmosphère des appartements, bureaux, ateliers où sont utilisés les appareils OZONAIR.

Cet atome pacifique (O 1) est une source de bien-être et d'énergie à la portée de tous ; grâce à lui les anémiés voient leur taux d'oxyhémoglobine croître jusqu'à la normale.

Utilisez donc OZONAIR, qui procure à domicile l'air pur des montagnes, vous y gagnerez de l'appétit et un sommeil reposant. Un « OZONAIR » sera un cadeau précieux et utile, toujours le bienvenu.

Notice franco. Procédés OZONAIR, 63, rue de Lancry, Paris. BOT. 24-10.

CADEAUX DE PAQUES

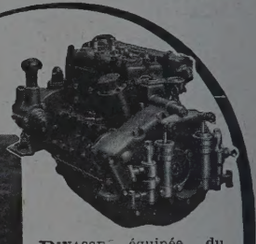
LE plus grand plaisir qu'on puisse faire à l'homme qui suit les sports, que ce soit le Tourisme, la Chasse, le Yachting, le Rowing ou le Football, c'est d'augmenter ses joies en lui offrant une paire de Jumelles HUET, qui permettent de suivre l'action de très près, avec le maximum d'intensité.

Grâce à leur conception spéciale et à l'utilisation de l'optique traitée, les Jumelles HUET sont 50 % plus claires et peuvent être utilisées aussi bien de jour que de nuit.

Elles sont en vente chez tous les opticiens.

La pinasse COUACH

TYPE "ARCOA" 48



COUACH
ARCACHON - FRANCE

PINASSE équipée du moteur marin 15 CV COUACH, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : vitesse élevée pour une faible puissance. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Il est de plus en plus rare de trouver à notre époque un bon portraitiste. Aussi l'œuvre d'Antoinette Schulte revêt-elle un intérêt tout particulier. Elle expose actuellement à la Galerie Charpentier toute une admirable série de portraits d'enfants et de scènes enfantines de « nounous » espagnoles. « Montre-moi tes dessins et je te dirai qui tu es. » Telle est la question que nous posons actuellement aux peintres, car bien peu dessinent ou sont aptes à le faire. Or les dessins d'Antoinette Schulte expriment toutes les qualités mêmes de l'artiste : force et vérité, vie extérieure et intérieure du modèle, sensibilité du trait.

Ses peintures révèlent les mêmes dons très rares d'artiste complet, et Antoinette Schulte y ajoute ses qualités de coloriste distinguée et de poète. Dunoyer de Segonzac, dans la préface qu'il lui consacre, note fort justement : « Très peu d'artistes se sont attachés à exprimer la vie spirituelle des enfants : c'est la rare qualité d'Antoinette Schulte de s'être attachée à révéler l'âme des très jeunes... »

C'est une exposition de qualité.

Trois jeunes femmes peintres exposent leurs œuvres à la Galerie Lefranc. Geneviève Grandel a un talent délicat et nuancé, et ses paysages de Paris, des bords de la Seine ou des jardins publics se rattachent par la sensibilité de l'atmosphère qui y règne et par le synthétisme de certaines touches à certaines peintures de Marquet. Ses petites études, ses croquis montrent des dons incontestables d'artiste. Nous souhaitons que Geneviève Grandel s'attaque maintenant à de plus vastes compositions.

Elève de Desvallières, Marie-Rose Fouque est de tempérament mystique. Elle traite ses sujets avec une certaine vigueur, qui n'exclut pas une finesse de tons et un fort juste sens des valeurs.

Ses illustrations pour *le Chemin de la Croix* de Claudel sont des études tout inspirées d'un profond sentiment religieux où se mêle un élément de poésie.

Anne-Marie Seguin exécute des paysages qui ne révèlent pas encore une véritable personnalité.

La Galerie Raspail présente l'œuvre de deux peintres : René Cottet et Pierre Mondan. René Cottet nous paraît un artiste complet, à la fois peintre et graveur; il possède une technique sûre, un « métier » parfait. Cet art « artisanal » qui fut toujours celui des grands génies du passé est trop souvent périmé de nos jours, « passé de mode » ! Mais René Cottet sait conserver toute sa personnalité devant la nature, qu'il étudie avec soin. Ses paysages sont sensibles et délicatement nuancés des valeurs que crée l'atmosphère. Dans ses gravures, cet artiste possède un talent incomparable et une force créatrice qui le relient aux grands maîtres du passé.

Quant à Pierre Mondan, c'est un lyrique dont la technique vigoureuse permet des effets intéressants. Toutefois nous préférons certaines de ses natures mortes ou de ses portraits — plus sensibles — à ses paysages, dont les harmonies de couleurs nous semblent quelquefois trop violemment heurtées.

MAURICE SÉRULLAZ.

ROBERT GRANGE. — « NATURE MORTE. »
(Toile acquise par l'Etat.)

NOUS AVONS LU POUR VOUS

A. Ananoff : *L'Astronautique* (A. Fayard).

L'auteur, spécialiste éminent dont nos lecteurs ont lu plusieurs fois des études, a écrit un important ouvrage qui retrace l'histoire de la science astronautique depuis le roi Etam (3.200 av. J.-C.) jusqu'à nos jours.

ERRATA

Dans notre numéro du 11 mars, à la page 227, deux coquilles malencontreuses nous ont fait déformer le nom d'Alpa-Reflex et celui de son objectif Alpa, de même que celui de la Société Noxa, spécialisée dans la fabrication des agrandisseurs. Une autre coquille tout aussi malencontreuse nous a fait imprimer dans notre numéro du 18 mars, à la page 265, que le président Lebrun se trouvait à Londres en 1939 avec George V alors qu'il s'agissait, évidemment, de S. M. George VI. Nous nous excusons auprès de nos lecteurs de ces erreurs bien involontaires.

LA ROSE SYMBOLE DE BEAUTÉ

Chaque année de nouvelles variétés de roses sont présentées au public et des concours permettent de distinguer les plus belles. La rose reste la fleur préférée, et la faveur dont elle jouit depuis si longtemps ne diminue pas. Il est bon que les amateurs qui pourraient avoir quelque appréhension quant à la culture de cette belle fleur sachent qu'elle est extrêmement vigoureuse et qu'une plantation, avec quelques soins, peut durer vingt ans et plus.

Les rosiers se plantent de fin octobre à fin avril. La floraison commence en juin et se poursuit jusqu'à fin novembre ou décembre. Ils demandent une exposition ensoleillée ; on ne doit jamais les planter au nord ou sous les arbres. Le terrain est travaillé à 35 centimètres de profondeur. On enfouit par mètre carré 3 kilos de fumier ou 100 grammes d'engrais complet. Pour la mise en place il convient de laisser un intervalle de 0 m. 40 entre chaque sujet.

GALERIE

GALERIE ALLARD
20, rue des Capucines - OPÉ 35-95

SCHWARZ-ABRYS

Chevaux-Ménilmontant
Rêves morbides

POUR LA BIENNALE DE VENISE

La maquette que nous reproduisons est celle de l'affiche qui a été choisie au concours pour la XXVe Biennale de Venise. Elle est l'œuvre d'un artiste de Turin, Paola Levi Montalcini.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. { Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (Livres)	6 mois...	2-15 0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
CANADA. (dollards canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10,08	12,23
	Un an...	15,15	19,84	20,15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS — Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.
Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

PHILATÉLIE

NOUVELLES D'ALGÉRIE, D'ANDORRE ET DE MONACO

Les postes algériennes viennent de mettre en service trois vignettes d'usage courant, destinées à faire connaître les productions fruitières locales. Elles ont été gravées en taille-douce polychrome : 20 fr. gris vert et violet (les raisins) ; 25 fr. vert, jaune et bistre (les dattes) ; 40 f. vert, jaune et orange (les citrons et les oranges).

Pour les vallées d'Andorre, une valeur unique de poste aérienne vient de paraître. C'est un 100 fr. bleu foncé, gravé par Barlangue, qui représente deux chamois devant un paysage andorran.

A Monaco, la mise en circulation des émissions à l'effigie du prince Rainier III est incessante. Les abonnés au service des émissions doivent adresser leurs commandes avant le 31 mars. Il y aura deux séries : l'une, poste et poste aérienne, commémorera l'avènement du prince, et sera de grand format vertical (valeur faciale 196 fr. 60) ; la seconde, composée de cinq valeurs courantes de petit format, remplacera la série ordinaire à l'effigie du prince Louis II (total 36 fr. 50).

LES NOUVELLES ÉMISSIONS DE LA SARRE

Le territoire de la Sarre continue d'avoir une grande activité en matière d'émission de timbres.

Les plus récentes productions de l'Atelier du Timbre français pour la Sarre sont une série de timbres de service, douze valeurs gravées à un type unique, et une série de bienfaisance. Cette dernière reprend la tradition des émissions de bienfaisance quasi annuelles, bien connues des collectionneurs, qui parurent de 1926 à 1934 avec la légende *Volksnilge* (« entr'aide populaire »). La série de 1949 se compose de cinq vignettes, illustrées d'après des œuvres d'art : 8+2 fr. bleu ardoise, 12+3 fr. vert olive, 15+5 fr. grenat, 25+10 fr. bleu, 50+20 fr. sépia. La dernière valeur reproduit la « Pieta » de Blieskastel, déjà connue des philatélistes par deux timbres de 1925.

RÉCENTES ÉMISSIONS SOVIÉTIQUES

Pour le trente-deuxième anniversaire de la Révolution d'octobre, deux valeurs (40 k., 1 R.). En faveur de l'agriculture, deux timbres (40 k., 1 R.). Série pour la poste aérienne : huit valeurs (50 et 60 k., 1 R.) — quatre sujets différents — 2 R. et 3 R.). Série des Sports 1949, cinq vignettes (20, 40 et 50 k., 1 et 2 R.). Série des chemins de fer, quatre valeurs (25, 40 et 50 k., 1 R.). Journée de la Constitution, un timbre (40 k.). Rassemblement international pour la Paix, deux valeurs (40 et 50 k.). Vingt-cinquième anniversaire de la République socialiste soviétique de l'Ouzbekistan, série de six valeurs (20, 25, 40 k. — deux sujets — 1 et 2 R.). Vingtième anniversaire de la République du Tadjikistan, série de cinq vignettes (20, 25, 40 et 50 k., 1 R.).

J. Bellay.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

SOLOGNE B. Prop. Pavillon XVIIe. Cce : 570 ha. *Chasse réputée.* Me JOBLIN, notaire à Orléans (tél. 27-16), et Me MALLIER, notaire à Meung-sur-Loire (Loiret), téléphone 25.

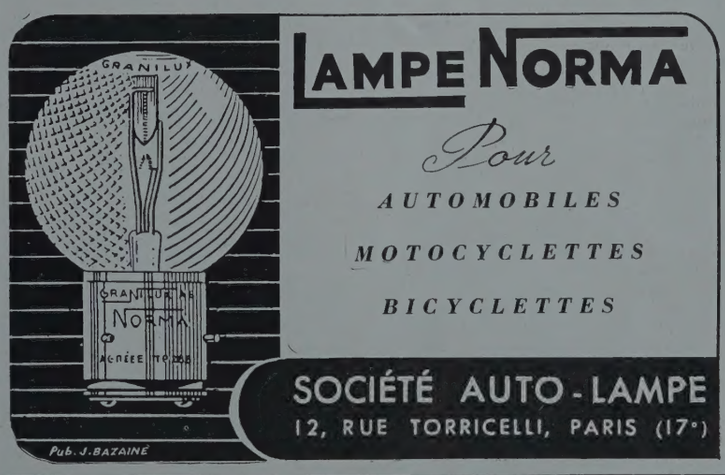
RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

A vend. libre luxueux PAVILLON 6 pièces ppales banlieue sud imméd. Tél. : Alés. 30.64.

HOTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Gd HOTEL du CAP-FERRAT
Le Paradis de la Riviera
entre Nice et Monte-Carlo. Tél. : 250-20.



MALBROUGH S'EN VA T'EN GUERRE (souvenirs du baron de crac), par CAMI.

« Vous savez que l'on fit naguère
Une chansonnette à succès
Sur « Marlborough s'en va t'en guerre »
Qui devint Malbrough en français.
Nul n'ignore que j'appréhende
Toute entorse à la vérité,
Or, un point de cette légende
Déforme la réalité.

J'étais à la cour, à Versailles,
Quand Marlborough mourut. C'est moi
Qu'on chargea, pour les funérailles,
De représenter notre roi.
Je peux donc, témoin oculaire,
Dire, car j'ai du faux l'horreur,
Que notre chanson populaire
Dans un coupjet fait une erreur.

J'étais l'un des quatre célèbres
Z'officiers, que l'on connaît bien.
Trois portaient les trophées célèbres,
Et c'est moi qui ne portais rien !
Mais si noble on me vit paraître
Sur le parcours jusqu'au tombeau
Que le poète aurait dû mettre :
« Le quatrième portait... beau ! »

Mais voici l'erreur : un beau page
Prévient la veuve, en la chanson.
C'est inexact, car ce message
Fut porté d'une autre façon.
Ce fut un simple militaire
Qu'on chargea, dans l'affolement,
De cette annonce mortuaire
A faire avec ménagement.

Ce rustre, envoyé dans la presse,
Mais qui se croyait très subtil,
A la générale s'adresse :
« — C'est vous, veuve Malbrough ?, dit-il.
— Vous faites erreur, répond-elle,
Ne suis point veuve, Dieu merci ! »
L'autre, alors, clignant la prunelle :
« — Que voulez-vous parier que si ? »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

Cherchez une détente heureuse

sur les rives fleuries des

LACS SUISSES

au Printemps...

HÔTELS ET PENSIONS CONFORTABLES
(pension, service et taxe)
A PARTIR DE Frs 1.100

ATTRIBUTIONS DE DEVISES SUISSES

RENSEIGNEMENTS : AGENCES DE VOYAGES ET

OFFICE NATIONAL SUISSE DU TOURISME

37, Bd DES CAPUCINES
PARIS

22, Bd VICTOR-HUGO
NICE

LAC DE LUGANO

LOCARNO

MONTREUX